

BION WALTER

## Les colonies de vacances

memoire historique et statistique

Ch. Delagrave Hachette  
Paris  
1887

# EOD – Millions of books just a mouse click away! In more than 10 European countries!



## Thank you for choosing EOD!

European libraries are hosting millions of books from the 15th to the 20th century. All these books have now become available as eBooks – just a mouse click away. Search the online catalogue of a library from the eBooks on Demand (EOD) network and order the book as an eBook from all over the world – 24 hours a day, 7 days a week. The book will be digitised and made accessible to you as an eBook.

## Enjoy your EOD eBook!

- Get the look and feel of the original book!
- Use your standard software to read the eBook on-screen, zoom in to the image or just simply navigate through the book
- *Search & Find:* Use the full-text search of individual terms\*
- *Copy & Paste Text and Images:* Copy images and parts of the text to other applications (e.g. word processor)\*

\* Not available in every eBook.

## Terms and Conditions

With the usage of the EOD service, you accept the Terms and Conditions provided by the library owning the book.

- Terms and Conditions: <http://books2ebooks.eu/odm/html/butlse/en/agb.html>

## More eBooks

Already more than 40 libraries in over 12 European countries offer this service.

Search books available for this service: <http://search.books2ebooks.eu>

More information is available at <http://books2ebooks.eu>

31.603-7-2

LES  
COLONIES DE VACANCES

MÉMOIRE HISTORIQUE ET STATISTIQUE

PAR

*alter*  
M. W. BION

Pasteur à Zurich,

SUIVI

d'éclaircissements complémentaires sur l'œuvre des colonies de vacances  
en France et à l'étranger,

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE

Par M. Francisque SARCEY



PARIS

CH. DELAGRAVE,

ÉDITEUR,

Rue Soufflot, 15,

HACHETTE ET C<sup>ie</sup>,

ÉDITEURS,

Boulevard Saint-Germain, 79.

1887



## AVERTISSEMENT

---

Ce fascicule contient :

1<sup>o</sup> Une préface de M. Francisque Sarcey, que l'éminent publiciste a bien voulu écrire à la demande de M. le Directeur de l'enseignement primaire ;

2<sup>o</sup> Un mémoire historique et statistique, rédigé en vue de la présente publication par M. Bion, pasteur à Zurich, le premier créateur des colonies de vacances. Nous exprimons à ce propos à M. Bion toute notre reconnaissance pour le concours obligeant qu'il a bien voulu nous accorder. Ce mémoire, écrit en allemand, a été traduit en français par M. Briois, professeur au lycée de Rouen ;

3<sup>o</sup> La reproduction d'un certain nombre de notes et d'articles publiés, de 1879 à 1886, soit dans la *Revue pédagogique*, soit dans le *Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique*, et contenant des renseignements sur l'œuvre des colonies de vacances en France et à l'étranger.



## PRÉFACE

Eh bien ! je suis ravi, mais là, positivement ravi d'avoir été appelé à l'honneur de lire le premier les documents qui composent ce petit volume et de les présenter au public. J'ai fait, en les étudiant, connaissance avec un brave homme, avec un honnête homme, à qui je donnerais volontiers le beau titre de philanthrope, si l'on n'avait abusé du mot, si la gouaillerie parisienne, appelons-la de son nom, si la blague ne l'avait marqué d'un caractère d'ironie méprisante.

C'est M. W. Bion, pasteur à Zurich. Vrai ! cela rafraîchit le sang d'entrer en communication avec un homme qui consacre loyalement et son temps et ses forces à propager partout une idée utile, dont il a lui-même éprouvé l'excellence par une longue pratique.

M. Bion a eu, en fait d'éducation, une idée neuve. C'est déjà quelque chose, cela ; n'a pas une idée neuve qui veut. Mais une idée en éducation, non plus qu'en art, non plus qu'en théâtre, ne vaut pas grand'chose par elle-même ; elle n'a de prix que lorsqu'on la fait descendre des nuages de l'utopie pour la revêtir d'une forme qui la rende sensible aux yeux, pour la réaliser dans la pratique.

Des idées, mon Dieu ! je ne dirai pas précisément que tout le monde en a ; car après tout ce n'est pas une denrée qui soit si commune. Mais enfin il n'est pas rare qu'un homme soit dans l'ordre moral frappé d'un abus à réformer, dans l'ordre de l'art d'un sujet à traiter, et tressaille à ce coup de lumière. Si vous saviez ce qu'il me vient de gens qui me disent :

« J'ai une idée de pièce ! »

Et en effet ils ont une idée de pièce, et cette idée souvent n'est pas mauvaise. Si elle n'est pas absolument originale, elle mérite d'être renouvelée par l'exécution.

Mais l'exécution, voilà le diable. Tant qu'une idée flotte dans les espaces, vague et brillante, capable seulement d'amuser l'imagination qui en admire les contours indécis, c'est comme si elle n'existait pas. Il faut qu'elle prenne corps, pour ainsi parler; il faut qu'elle marche, vivante, sur le sol ferme de la réalité et se laisse manier à toutes les mains.

L'humanitarerie compte des légions d'utopistes. Celui-là seul est un sérieux bienfaiteur de l'humanité, qui, ayant trouvé une façon nouvelle de soulager la misère et de faire le bien, ne s'est pas contenté de l'exposer en beaux termes et d'y trouver un thème à des développements pleins d'éloquence, mais qui a lui-même retroussé ses manches, et mis, comme on dit, la main à la pâte; qui n'a dit aux autres: « Faites comme moi » qu'après avoir achevé sa besogne.

C'est là le grand honneur de M. W. Bion; vous lirez, avec le plaisir que j'y ai trouvé moi-même, le rapport si clair, si précis, d'un style à la fois si modeste et si franc, qu'il a écrit sur son œuvre; je ne saurais en vérité ni mieux dire, ni même dire autrement.

Laissez-moi en causer avec vous, et vous dire comment j'ai fait connaissance avec elle.

J'ose à peine l'avouer à M. Bion. Quand son idée m'a été présentée pour la première fois, elle m'est arrivée sans nom d'auteur. Je savais vaguement qu'elle venait de la Suisse, d'où elle était originaire. J'ignorais de qui elle était fille. Il me semble qu'à cette heure je connais assez M. Bion pour savoir que cet aveu ne lui causera nul chagrin. Il est de ceux qui tiennent infiniment plus à la propagande de leur idée qu'à la célébrité de leur nom. Pourvu que le bien se fasse, que leur importe qu'on sache la part qu'ils y ont eue! Mais, s'ils sont assez modestes pour ne point tenir à une vaine gloire, c'est à nous de nous montrer reconnaissants, et d'attacher le nom de M. W. Bion à l'œuvre des colonies scolaires.

C'est par mon ami Cottinet que j'en ai pour la première fois entendu parler. Un jour il entra chez moi, tout échauffé, et me

parla de son idée avec cette chaleur de cœur, avec cette bonne grâce de langage qu'il porte dans tous les sujets qu'il lui plaît de traiter.

Il s'agissait de prendre dans les écoles primaires du neuvième arrondissement — nous appartenons l'un et l'autre à ce neuvième arrondissement — un certain nombre d'enfants pauvres, de les choisir parmi les plus malingres et les plus souffreteux, et les emmener pendant les vacances loin de Paris, en montagne ou en forêt, pour y faire une cure d'air.

« Eh mais ! » lui dis-je, « votre idée n'est déjà pas si nouvelle. C'est celle des caravanes scolaires (1).

— Point du tout. A Dieu ne plaise que je dise du mal des caravanes scolaires. Elles ont leur grande utilité. Mais pour former ces caravanes, on prend naturellement des enfants vigoureux et lestes, on part avec eux, et l'on explore toute une région, allant d'étape en étape, sans s'arrêter nulle part plus longtemps que ne l'exige une visite rapide du pays. On marche pour marcher, pour se fortifier les jambes qu'il faut avoir bonnes; les voyages en zig-zag de l'ami Tœppfer ont servi de modèle aux caravanes scolaires.

» Moi, ce n'est pas cela que je rêve.

— C'est, lui dis-je en l'interrompant, quelque chose comme l'hospice de Berck-sur-Mer, où l'on envoie les enfants scrofuleux et rachitiques se guérir au souffle vivifiant de la mer?

— C'est un peu cela, si vous voulez, mais ce n'est pas cela. Berck est en effet, ainsi que vous dites, un hospice, et, comme dans tous les hospices, on y envoie aux frais de l'Etat ou de la ville des enfants qui n'en reviennent que guéris, quand toutefois ils peuvent l'être. Ils y restent à demeure toute l'année. Mon idée est autre.

» Que font durant les vacances nos enfants des écoles primaires? Beaucoup vaguent sur le pavé des rues, respirant l'air empoisonné de la grande ville, mangeant la nourriture de la famille qui est souvent insuffisante et presque toujours frelatée, buvant l'eau de la Seine, remplaçant l'hygiène de l'école, qui

---

(1) Voir, sur la question des caravanes scolaires, la conférence faite à la Sorbonne par M. Ch. Durier, et publiée par la *Revue pédagogique* dans son numéro du 15 mai 1883, p. 389.

n'est pas toujours des meilleures, par une hygiène plus mauvaise encore.

» Aussi regardez-les-moi, ces pauvres petits êtres chétifs et pâles, dont la poitrine est creuse, les épaules étroites, les jambes molles et tristes. Que leur faudrait-il pour se remettre ? un mois de bon air, de courses et de jeux, de nourriture saine et forte ; un mois loin de l'infect ruisseau de leur rue, en pleine montagne ou en pleine forêt.

» Eh bien ! rien n'est plus simple que d'assurer le bienfait de ces vacances régénérantes, sinon à tous nos petits Parisiens, à un certain nombre tout au moins, et pour commencer à ceux qui en auraient le plus besoin, aux plus malingres et aux plus pauvres.

» Il n'y a qu'à choisir dans un pays sain et, si l'on peut même, pittoresque, une station où l'on se chargera moyennant une rétribution très modique d'héberger et de nourrir une douzaine de nos enfants, quinze ou vingt au plus, qui formeront là une sorte de colonie, une colonie scolaire. Pendant les vacances, nombre d'établissements publics sont vides ; les chefs de ces établissements ne demanderont pas mieux que de les ouvrir à nos colons, et de leur fournir une chère qui ne sera pas délicate, mais qu'assaisonneront le grand air et la faim. De ce centre, où les enfants rentreront tous les soirs, ils rayonneront chaque jour en longues promenades.

— Sous la conduite de qui ?

— Nous trouverons aisément parmi les maîtres et les maîtresses de nos écoles des personnes de bonne volonté, qui, pour une légère rétribution, se mettront à la tête de la colonie, et profiteront pour elles-mêmes de la cure d'air que nous ménageons à nos enfants.

» Vous voyez par ces explications que notre institution ne saurait être confondue ni avec les caravanes scolaires, ni avec les hospices maritimes ; elle leur ressemble et elle s'en distingue. Elle les complète, sans les imiter. »

Nous causâmes longtemps de ce projet, pour lequel Cottinet s'était assuré de la collaboration de notre maire du neuvième, l'excellent M. Ferry. On commença petitement ; car on n'eut d'abord qu'une assez faible somme à dépenser. Au reste, il n'y a rien de dangereux comme de vouloir, en ces sortes de choses

faire grand au début. Il était certain que l'on ferait des écoles, je veux dire que l'on commettrait des erreurs ; et il est vrai qu'il y en eut de commises, car on ne réussit à rien du premier coup.

Mais les résultats ne tardèrent pas à montrer combien l'idée était juste en théorie et d'une pratique facile. Vous lirez avec un vif intérêt les rapports que Cottinet a adressés chaque année à son Comité. C'est une chose merveilleuse de voir que de bien il est possible de faire avec peu d'argent !

Ces pauvres petits ! ils avaient passé à l'inspection médicale avant le départ ; ils étaient au retour visités par le médecin. Quel changement ! la poitrine s'était élargie, les joues s'étaient remplies, les muscles fortifiés ; le poids avait augmenté chez tous, bien que les marches constantes eussent dû faire tomber la graisse encombrante, qui boursoufle les membres.

Le corps n'avait pas gagné seul. Il y avait eu — et c'est un point sur lequel la brochure que vous allez lire n'insiste peut-être pas assez, mais Cottinet m'en a parlé avec admiration — il y avait eu dans l'esprit de beaucoup de ces enfants ce que nos pères appelaient un désemberluquement. Ces petits Parisiens, ils n'avaient jamais rien vu que le chemin qui mène de leur rue à l'école ; l'horizon de leurs pensées était borné à cet étroit espace. On s'imagine que le gamin parisien connaît Paris. Quelques-uns sans doute ont vagabondé à travers la grande ville. C'est le petit nombre. La plupart sont en quelque façon serfs du logis que leur père habite, et hors duquel il n'a pas le loisir de les promener. Cottinet en a vu qui, à l'âge de douze ans, passant dans le Palais-Royal, demandaient ce que c'était, et s'émerveillaient à regarder le Louvre, dont ils n'avaient pas même entendu parler.

A plus forte raison ne savaient-ils rien de la campagne. Ils étaient sur ce point d'une ignorance crasse, et n'auraient pas distingué un champ de blé d'un champ d'avoine. Les premiers jours qu'ils passaient à la colonie, roulés dans la nature, étaient pour eux des jours de griserie physique et intellectuelle. Ils étaient (cela est à la lettre) ivres de grand air et de sensations inconnues. Il leur fallait une semaine pour se remettre. Mais ils apprenaient plus dans ce mois, à ouvrir les yeux tout simplement, que durant toute l'année à l'école.

Ce sont là les bienfaits des colonies scolaires. Aussi l'institution s'est-elle répandue rapidement dans tous les pays d'Europe. Nous ne saurions rester en arrière de ce mouvement. Le ministère a cru qu'en mettant sous les yeux du public des documents authentiques qui lui apprendront et les efforts déjà faits, et les résultats obtenus, et les services que peut rendre l'œuvre dans l'avenir, il préparerait les esprits à l'accueillir avec faveur, à contribuer au succès en l'aidant et de sa propagande et au besoin même de sa bourse.

Il ne s'agit de rien de moins que de faire, avec des enfants dont le sang a été vicié comme l'âme par le séjour malsain de Paris, de fiers soldats et de bons patriotes. Et alors même qu'on n'obtiendrait pas ce résultat dernier, n'est-ce donc rien que de donner, à des petits êtres déshérités de toutes les joies de la vie, un mois de bon soleil, d'air pur et de sensations heureuses? N'y a-t-il pas là de quoi tenter votre cœur?

Francisque SARCEY.

LES

# COLONIES DE VACANCES

---

MÉMOIRE HISTORIQUE ET STATISTIQUE

---

Tous nous avons un bien commun, très précieux, à administrer. De la prospérité de ce bien dépendent essentiellement non seulement le bonheur et la joie de notre propre vie, mais encore la prospérité de la patrie et le salut du genre humain. Ce bien, c'est la jeune génération qui s'élève, ce sont nos enfants ; et l'administration fidèle de ce bien est la tâche de l'éducation. *Le véritable but de l'éducation est de développer et de bien diriger toutes les dispositions et les facultés de l'enfant, tant physiques qu'intellectuelles.* C'est l'éducation qui doit éveiller et cultiver les facultés de toute sorte, la force et la santé du corps et de l'esprit, l'énergie de la pensée, de la volonté ou de l'action. Or, très souvent, un seul côté de ce but de l'éducation est poursuivi, tandis que l'autre, tout aussi important, est négligé. Ce caractère exclusif est, en général, le défaut de l'éducation de la jeunesse à notre époque.

Notre temps met trop au premier plan le développement intellectuel des enfants et s'occupe trop peu de leur développement physique et moral. Cet esprit d'exclusion se manifeste comme un mal grave et funeste principalement là où la santé physique et morale des enfants est, d'autre part, gravement mise en péril

par les conditions dans lesquelles ils vivent dans les familles pauvres ou dégénérées. Un enfant mal nourri, habitant une demeure malsaine, et, par suite, faible et maladif, a besoin, pour se bien développer, d'une bonne nourriture et d'un air pur, tout autant que d'instruction ; et l'instruction elle-même ne suffit pas à un enfant qui vit dans un milieu moralement mauvais. Certes la science et l'instruction sont de grandes et magnifiques choses ; mais la santé et la force du corps, une âme noble et pure sont des biens tout aussi précieux.

Réaliser le « *mens sana in corpore sano* » restera toujours le but principal de toute éducation. C'est de cette conviction qu'est née l'idée des colonies de vacances. Le but de celles-ci est de chercher à corriger les effets de ce caractère exclusif de notre éducation de la jeunesse, particulièrement dans les classes de la société où cet exclusivisme cause le plus de mal.

Jusqu'au commencement de ce siècle, la société ne se préoccupa pas beaucoup des soins à donner, au point de vue physique, aux enfants pauvres, faibles et malades. Mais depuis la fondation à Paris, en 1802, du premier hôpital exclusivement réservé aux enfants, un grand nombre d'établissements du même genre furent créés ; et les vingt dernières années ont vu s'élever un grand nombre d'hôpitaux pour les enfants, qu'on peut appeler, sous tous les rapports, des établissements modèles. Toutefois ces hôpitaux pour les enfants pauvres et malades n'ont eu que bien peu d'utilité pour certaines classes d'enfants pauvres, notamment pour ceux qui sont atteints de scrofuleuse, de débilité générale, pour ceux qui ont été affaiblis par une mauvaise nourriture ou des conditions défectueuses d'habitation et de vie. Car ces enfants précisément ne sont généralement pas admis dans ces hôpitaux, et n'y trouvent en tout cas que rarement les conditions de leur guérison. Un air frais et pur, une habitation saine, une nourriture substantielle, voilà en première ligne les remèdes qu'il faut procurer à cette sorte de malades et sans lesquels ils ne peuvent guérir. Aux scrofuleux il faut, outre cela, des bains d'eau saline ou des bains de mer, dont l'effet bienfaisant a été démontré pour les enfants de la classe aisée. Les enfants débiles, principalement ceux qui ont en eux le germe de la tuberculose, ont besoin d'un séjour à la campagne, dans les montagnes, et

d'un traitement par le lait. Il est donc évident que pour venir en aide à cette classe d'enfants appartenant à des familles pauvres, il faut tout autre chose que des hôpitaux d'enfants. Dans ces derniers temps, on a beaucoup fait dans ce sens. Dans différents pays, en Angleterre, en Italie, en France et en Allemagne, il a été créé des stations dans lesquelles les enfants faibles, convalescents et scrofuleux, appartenant à la classe pauvre, reçoivent les soins que réclame leur état, et le résultat obtenu jusqu'ici est très grand. En Italie, il y a actuellement au moins vingt *ospici marini*, dans lesquels on reçoit annuellement, pendant environ 45 jours, plusieurs milliers d'enfants scrofuleux. En France, dès 1846, sur la proposition d'un médecin de Saint-Malo, l'administration des hospices de Paris avait envoyé dans cette ville, pour y subir un traitement, vingt enfants pris dans la section des scrofuleux de l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Plus tard, l'administration de l'Assistance publique de Paris fit des essais analogues pour placer des enfants sur les côtes de la Manche. Ainsi fut créé à Berck-sur-Mer un petit établissement à la place duquel, en 1867, l'administration de l'Assistance publique de Paris fonda une institution magnifique, où des centaines d'enfants trouvent chaque année un asile et des soins. L'Angleterre possède actuellement plus de trente stations de ce genre; la Hollande et la Belgique ont suivi cet exemple, et dans l'Amérique du Nord on a également fait, depuis 1873, beaucoup sous ce rapport.

*Les colonies de vacances, instituées tout d'abord à Zurich, poursuivent en partie le même but que les établissements dont il vient d'être question; mais elles le font sous une autre forme, et joignent, aux soins donnés au corps, la culture intellectuelle et morale des enfants: c'est en cela que consiste essentiellement leur originalité, et c'est par là qu'elles se distinguent des institutions fondées antérieurement en vue d'améliorer la santé des enfants.*

En 1876, l'auteur de ce mémoire conduisit 68 enfants de Zurich sur les montagnes du canton d'Appenzell, où ils passèrent, en différents endroits, quelques semaines au milieu d'un air pur, avec une nourriture simple et fortifiante; ils étaient divisés en sections de 20 à 30, et placés sous la direction et la surveillance

continue de maîtres et de maîtresses. Le résultat de cette entreprise, au point de vue de la santé et de l'éducation des enfants, fut si surprenant que depuis ce temps l'institution n'a cessé de se développer à Zurich. Le tableau suivant va donner un aperçu de ce qui a été fait dans cette ville :

ANNÉES	NOMBRE des ENFANTS	NOMBRE DES MAÎTRES les accompagnant	NOMBRE de JOURS	DÉPENSE PAR JOUR ET PAR ENFANT en moyenne (tous frais compris)	
				Fr.	c.
1876. . . . .	68	10	14	2	60
1877. . . . .	94	13	14	2	42
1878. . . . .	96	12	16	2	30
1879. . . . .	114	15	20	2	26
1880. . . . .	112	15	21	2	54
1881. . . . .	147	16	20	2	48
1882. . . . .	185	22	19	2	36
1883. . . . .	194	19	19	2	35
1884. . . . .	215	25	18	2	40
1885. . . . .	183	23	18	1	94

Le rapport sur 1886 n'est pas encore rédigé ; toutefois nous pouvons dire que l'été dernier environ 216 enfants de Zurich, sous la conduite de 21 maîtres et maîtresses, ont fait un séjour de vacances de 20 jours dans le canton d'Appenzell.

L'exemple de Zurich a été suivi en 1878 par Bâle ; en 1879, par Genève, Berne, Aarau ; en 1880, par Neuchâtel, Schaffhouse, Coire ; en 1881, par Winterthour ; en 1883, par Lausanne et Saint-Gall. Cette année, 1,200 à 1,300 enfants appartenant aux villes ci-dessus indiquées ont trouvé place dans les colonies de vacances.

C'est aussi à l'exemple de Zurich que furent organisées en 1878, par le docteur Varrentrapp, les premières colonies de vacances de l'Allemagne, à Francfort-sur-le-Mein ; et depuis elles se sont rapidement répandues à peu près dans toutes les grandes villes de l'empire d'Allemagne. En 1885, 72 villes de l'Allemagne ont envoyé 10,000 enfants suivre ce traitement d'été. La dépense pour ces enfants a été de 272,035 marcs. L'année dernière, ces chiffres se sont considérablement accrus.

En 1880, les colonies de vacances furent introduites à Vienne,

à la suite d'un rapport demandé à Zurich sur l'organisation et les résultats de cette institution. Depuis, l'exemple a été suivi par d'autres villes de l'Autriche : Lemberg (en Galicie), Prague, Trieste, Graz. En 1882 le docteur Rauchfuss, à Saint-Pétersbourg, en 1883 le docteur De Cristoforis, à Milan, fondèrent aussi des colonies de vacances, également à la suite de rapports envoyés de Zurich. Une dame de Paris qui, pendant un séjour d'été en Suisse, eut l'occasion de lire des rapports de Zurich, appela, dans un cercle restreint de la capitale de la France, l'attention sur cette question. Toutefois, il ne m'est parvenu aucun renseignement sur le résultat de ses efforts (1). D'une communication de la légation suisse à Washington, il résulte qu'aux États-Unis aussi les colonies de vacances ont été instituées. Des lettres d'un médecin de San-Francisco (Californie) et du Conseil municipal de Bruxelles ont réclamé tout récemment l'envoi des rapports sur les colonies des vacances de Zurich et témoigné d'un vif intérêt pour cette question. J'ai lu, dans un journal de l'Allemagne du Nord, que quelques villes de Suède et de Norvège ont aussi institué des colonies de vacances. C'est ainsi que cette œuvre de philanthropie se développe et s'étend chaque jour.

A côté des colonies de vacances proprement dites, qui conduisent à la campagne des enfants en groupes nombreux et sous la conduite et la surveillance de maîtres et de maîtresses, il y a encore une autre espèce de traitement de vacances, qui consiste à placer *isolément* des enfants dans certaines familles. Dans la même année 1876 où les premières colonies de vacances furent instituées à Zurich, le bienfaisant *Schulverein* de Hambourg plaça, pour la durée des vacances, dans quelques familles des environs, 7 enfants pauvres, qui avaient besoin d'un traitement réparateur. Ce mode de traitement existe du reste déjà depuis plus de trente ans au Danemark, et en 1881, par exemple, 7,000 enfants de ce pays ont été placés presque sans frais dans

---

(1) On trouvera plus loin, pages 32, 34, 38 et 47, des détails sur les colonies de vacances organisées, à partir de 1883, en faveur des écoliers du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sur l'initiative de M. Edmond Cottinet.

des familles. A Zurich aussi, et dans d'autres villes, un petit nombre d'enfants, qui, pour des raisons d'ordre physique et moral, ne pouvaient être admis dans les colonies de vacances, furent, dès l'origine, soignés dans des familles isolées choisies à cet effet. Dans le premier congrès des colonies de vacances, tenu à Berlin en 1881, sur l'initiative du D<sup>r</sup> Falk, ancien ministre de l'instruction publique, et auquel prirent part des délégués de 24 villes d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, une des principales questions discutées fut celle de savoir quel mode de traitement répondait le mieux au but poursuivi, ou les colonies de vacances, ou le placement des enfants dans des familles isolées. A l'exception de Hambourg et de Brême, toutes les villes se prononcèrent pour le premier mode ; on se plut cependant à reconnaître que le second avait aussi ses avantages et devait être employé dans certaines circonstances. A Londres où, depuis 1885, il existe une association pour le traitement d'été (Committee of the Country Holidays Fund), qui, au moyen de différents comités de districts, fait rechercher à Londres les enfants pauvres et ayant besoin de suivre un traitement, on a employé jusqu'ici le système du placement dans les familles. En Angleterre, en Danemark et dans l'Allemagne du Nord, on trouve facilement, ce qui n'est pas le cas dans beaucoup d'autres pays, des familles honnêtes et aisées de paysans et de fermiers, qui reçoivent chez elles, pour quelques semaines, ces enfants en vacances, moyennant une faible rétribution ou même gratis.

Les raisons qui ont été invoquées en faveur du placement dans les familles sont à peu près les suivantes : « Les enfants se trouvent introduits dans des ménages tenus avec ordre, ce que, souvent, ils ne se trouvent pas chez leurs parents ; ils apprennent à voir dans la division du travail, dans l'activité paisible et infatigable de tous les habitants de la maison, la raison de la paix et de la prospérité de la famille ; ils apprennent à se rendre utiles, et par là, à connaître la satisfaction intérieure que procure l'activité volontaire employée pour le bonheur de la communauté ; ils étendent leurs connaissances et peuvent s'abandonner d'autant plus à ces impressions nouvelles et inaccoutumées qu'ils n'ont pas besoin de partager leur activité dans la maison avec un grand nombre de personnes ; ils apprennent à participer à toutes les joies et

à toutes les souffrances de la maison hospitalière qui les a reçus, de même qu'ils peuvent confier à des cœurs sympathiques leurs soucis, leurs joies et leurs espérances; ils se sentent plus libres et beaucoup plus heureux quand l'autorité du maître ne les suit pas partout, ce qui n'empêche pas en même temps que l'éducation morale reste sauvegardée par l'autorité confiée à l'instituteur du village et par la direction supérieure appelée à intervenir partout. Les enfants peuvent être mieux répartis entre les habitants d'après leur âge, leur sexe et les autres circonstances, et il n'est pas nécessaire que les sexes soient séparés, de sorte que le frère et la sœur peuvent rester ensemble; ce ne sont pas des étrangers pour les habitants d'un endroit ni pour les enfants du village, mais au contraire des hôtes et des amis bien-venus, et ils établissent une communauté d'intérêts entre tous ceux qui leur donnent l'hospitalité; ils restent davantage dans des conditions répondant à leur situation de famille, ce qui est important, en ce sens qu'une trop grande différence pourrait exercer une influence funeste sur leur esprit et sur l'obéissance qu'ils doivent à leurs parents; leur entretien exige bien moins de dépenses qu'avec le système du casernement, et, par suite, le bienfait du traitement d'été peut être étendu à un nombre beaucoup plus grand d'enfants malheureux; en cas de maladie, le danger de la contagion existe moins et les conseils et les secours s'obtiennent plus facilement dans le système de l'isolement; par la division du travail en surveillance et en traitement, il est moins à craindre que les enfants ne soient abandonnés quelquefois à eux-mêmes, comme cela est possible lorsque c'est une seule personne qui est chargée de tout régler à elle seule. »

*En faveur des colonies de vacances proprement dites*, l'auteur du présent mémoire a fait valoir les raisons suivantes dans une lettre adressée, au nom du Comité de Zurich, au Congrès des colonies de vacances réuni à Brême en 1885, et auquel prirent part 78 représentants de villes allemandes, autrichiennes et hollandaises :

« 1° Dans les colonies de vacances, la surveillance des enfants est presque toujours plus facile à exercer. Les enfants, dans les colonies, sont pour ainsi dire jour et nuit sous les yeux et sous

l'influence de leurs maîtres et maîtresses, et cela, sans qu'ils sentent cette surveillance peser sur eux comme un joug très lourd, tandis que dans le système du placement dans les familles la surveillance du comité directeur ne peut s'exercer que çà et là, et au prix d'une dépense particulière de temps et d'énergie.

» 2° Les aliments peuvent, en particulier lorsque les colonies se nourrissent elles-mêmes, être choisis selon les besoins des enfants; dans les familles, au contraire, ceux-ci sont obligés de prendre part aux repas habituels, et il est difficile d'admettre que des changements importants puissent être apportés dans ces repas, quand même ils seraient peu appropriés à des enfants malades et habitués au régime de la ville.

» 3° Les colonies de vacances sont constamment sous la direction de personnes qui ont fait leurs preuves, tant au point de vue moral qu'au point de vue pédagogique; tandis que les familles dans lesquelles les enfants sont placés ont un personnel variable, et il est très difficile de contrôler si les conditions sont aussi favorables une année que l'autre.

» 4° La vie en commun d'un grand nombre d'enfants exerce sur chacun d'eux une influence bienfaisante : ils sont plus vifs, plus gais, leur santé en profite; l'avantage n'est pas moindre quant à l'éducation de l'esprit et du cœur; l'ennui est aussi moins à craindre. Des prières en commun, des jeux en commun, des excursions faites en commun augmentent l'influence bienfaisante des colonies de vacances au point de vue moral et intellectuel, éveillent et développent un noble esprit de solidarité et forment entre ces jeunes cœurs, pour l'avenir, des liens solides d'amitié.

» 5° Les maîtres et les élèves y apprennent à se mieux connaître, à s'estimer et à s'aimer, et c'est un résultat dont l'importance pour le succès des efforts du maître, à l'école même, ne saurait être méconnue. En outre, à la condition que le personnel chargé de la surveillance soit suffisant, les maîtres peuvent jouir aussi, avec ce système, d'un repos bienfaisant de l'esprit et du corps. A Zurich, nous n'avons, jusqu'ici, jamais été embarrassés pour trouver, parmi nos maîtres et nos maîtresses, des personnes qui acceptassent avec plaisir la direction d'une colonie de vacances.

» 6° A ceux qui craignent que la santé des enfants, dans les colonies, ne soit exposée à de grands dangers par suite de maladies contagieuses, on peut répondre avec raison qu'avec un petit nombre de colonies, une surveillance sanitaire est plus facile, et s'exerce généralement avec plus de sévérité que dans un grand nombre de familles disséminées de tous côtés, et dans lesquelles d'ailleurs des maladies contagieuses peuvent aussi se déclarer.

» 7° Dans les colonies de vacances, les sexes ne doivent pas être séparés. Nous avons, depuis plusieurs années, des colonies composées de garçons et de filles, et l'expérience nous a prouvé que la conduite des garçons et des filles, quand ils se trouvent ainsi réunis, est beaucoup meilleure que là où ils ne se trouvent mis en contact que pour quelques instants et isolément. Un commerce de tous les instants adoucit ce qu'a de trop rude la différence et l'opposition des sexes ; cette opposition met, d'autre part, certaines entraves au laisser-aller ; par là s'éveille le désir, qui est au fond de la nature humaine, de se montrer à l'autre sexe sous un jour favorable. C'est ainsi qu'il y avait chez les garçons moins de brutalité et de turbulence ; chez les filles moins d'afféterie, moins de tendance au babil et à la moquerie. Sous un autre rapport encore, le mélange des sexes a produit d'excellents effets : il a fait naître des deux parts l'esprit d'émulation, d'où est résulté plus de variété dans les jeux ; car l'esprit inventif des filles et le don, particulier aux garçons, de développer sous toutes ses faces, de poursuivre une idée une fois donnée, s'unissaient pour éloigner la satiété et l'ennui. Il faut toutefois admettre que, pour ces colonies mixtes, un choix minutieux sera fait parmi les enfants et qu'on n'y admettra pas ceux d'un âge trop avancé.

» 8° L'objection capitale, et certainement fondée, qu'on a élevée contre les colonies de vacances, à savoir que celles-ci coûtent plus cher que le placement dans des familles isolées, tombe lorsque, comme à Zurich et à Berne, les colonies *pourvoient elles-mêmes à leur subsistance*, ou adoptent le système de l'*exploitation en régie* ; dans ce cas, un enfant soigné dans les colonies de vacances coûte à peine un peu plus cher qu'un enfant placé dans une famille. »

Comme il n'est pas possible, à cause des frais considérables, d'admettre tous les enfants dans les colonies de vacances, et que, d'autre part, tous n'en ont pas besoin dans la même mesure, on a établi, dans beaucoup de villes de l'Allemagne et de la Suisse, ce qu'on appelle des *colonies de ville*. Voici en quoi elles consistent : Les enfants qui n'ont pas été admis dans les colonies et qui cependant ont besoin d'être soignés, vont tous les jours, matin et soir, pendant 3 à 4 semaines de vacances, prendre du pain et du lait dans les environs de leur résidence, et sont conduits à la promenade dans les champs et les bois. Le nombre de ces enfants est très grand. A Zurich, par exemple, il s'est élevé l'an dernier à environ un millier.

Les colonies de vacances, en attirant l'attention publique sur l'hygiène des enfants, ont provoqué la création d'un grand nombre d'établissements qui se sont imposé la tâche de favoriser cette hygiène. C'est ainsi qu'en Allemagne, en 1885, 4,574 enfants ont suivi, dans 24 stations, un traitement par les bains d'*eaux salines*, tandis que 600 autres étaient reçus dans 7 stations de *bains de mer* : la dépense totale a été de 315,879 marcs. En Suisse aussi, des stations analogues ont été fondées dans ces dernières années, notamment à Genève, à Bâle et à Zurich. Depuis l'institution des colonies de vacances jusqu'en 1885, 65,857 enfants ont joui en Allemagne des bienfaits d'un traitement sous l'une ou l'autre de ces deux formes.

Il me reste, pour terminer, à dire quelques mots des résultats obtenus, au point de vue sanitaire et pédagogique, par les colonies de vacances ou le placement de vacances. Sur ce point, nous constaterons ce qui suit : le traitement, pendant les vacances, d'enfants pauvres, malades, ayant besoin de reprendre des forces, exerce une influence tout à fait bienfaisante sur la santé physique des enfants. Ceux-ci en sont visiblement fortifiés et ranimés. Dans beaucoup de cas, il est prouvé que ce traitement a sauvé la vie ou rétabli la santé d'un enfant. Dans presque tous les cas, il donne à l'enfant une plus grande force de résistance contre les conditions hygiéniques défavorables qu'il trouve chez lui. La répétition de ce traitement pendant

quelques années amène certes un plus grand résultat ; mais déjà un séjour de quelques semaines à la campagne, au milieu d'un air pur et avec une bonne nourriture, peut exercer une influence décisive dans les années où l'enfant se développe, ou lorsqu'il relève de maladie. La preuve évidente en est que le poids de l'enfant augmente, qu'il a une meilleure mine, des couleurs plus fraîches, et se montre capable de plus grands efforts. Les colonies de vacances ont aussi produit d'heureux effets au point de vue moral et intellectuel. Le cercle d'idées de l'enfant s'élargit grâce aux choses nouvelles qu'il voit et entend ; l'imagination, le sentiment, le sens du beau s'éveillent et se développent grâce à ce séjour au milieu de la nature, dans les bois ou sur les montagnes. Il est curieux et touchant de voir combien souvent des natures d'enfants sombres, qui paraissaient fermées à tout sentiment élevé, sortent pour ainsi dire d'elles-mêmes et révèlent une profondeur de sentiment qu'on n'aurait pas soupçonnée. La direction et la surveillance à la fois ferme et bienveillante sous laquelle les enfants restent pour ainsi dire jour et nuit pendant ces semaines entières influe heureusement sur leur caractère. Ils s'habituent à l'obéissance, à l'ordre, à la propreté, toutes choses auxquelles ils ne sont pas astreints chez eux, ou ne le sont que dans une mesure insuffisante. Les exemples du bien, du beau, de l'honnêteté qu'ils voient sans cesse non seulement chez leurs maîtres et leurs maîtresses, mais encore chez plusieurs de leurs petits camarades, éveillent en eux le désir de les imiter. La vie en commun pendant quelque temps exerce une influence sur leur éducation, elle leur enseigne la patience, la complaisance, etc. Le souvenir des joies goûtées en commun forme entre ces jeunes cœurs un lien d'amitié étroit, dont les heureux effets se feront sentir plus tard. Ces enfants, qui se trouvaient malheureux et pouvaient se croire abandonnés de tous, ont fait l'expérience qu'il y a encore au monde des personnes qui les aiment et qui s'occupent d'eux : cela éveille chez eux un sentiment de reconnaissance et de satisfaction, et écarte cet esprit de mécontentement et de rancune, dont les grandes inégalités sociales sèment si facilement le germe dans les âmes jeunes. Par reconnaissance pour le bienfait qu'ils ont reçu, et dont ils ont directement ressenti les effets, ils s'efforcent souvent, par la suite,

de mieux travailler en classe; ils en sont d'ailleurs plus capables, car leur santé s'est améliorée.

L'expérience a prouvé que la crainte que les colonies de vacances ne rendissent les enfants exigeants et avides de jouissances, était absolument chimérique. Comme on ne tient compte que des besoins *réels*, il n'y a aucune occasion de faire naître ce défaut. Un adulte malade et indigent, à qui l'on donne pendant quelque temps une meilleure nourriture pour le fortifier, ne pense pas qu'il en sera toujours ainsi, même lorsqu'il sera rétabli; un enfant a encore bien moins des prétentions de ce genre; il jouit avec reconnaissance du soulagement même *temporaire* qu'on lui procure.

Sur les résultats que donnent les colonies de vacances, je citerai seulement, entre mille, quelques témoignages de médecins et de pédagogues éminents. Le 6 septembre 1882, le docteur Varrentrapp, de Francfort, membre du Conseil de santé, fit, au Congrès international d'hygiène tenu à Genève, une conférence sur les colonies de vacances, dans laquelle il démontra les heureux effets de cette institution, notamment au point de vue de la santé. D'après des observations et des expériences rigoureuses de statistique médicale, on sait, dit-il, combien pèse en moyenne un enfant d'un certain âge, vivant dans des conditions normales. Si l'on compare à ce poids normal celui des enfants pauvres avant leur départ pour les colonies de vacances, on trouve que ces enfants pèsent en moyenne de 2 à 20 livres *de moins* qu'ils ne devraient peser: c'est là une preuve qu'ils sont mal nourris et se sont peu développés. Les pesées ainsi faites ont amené la constatation de ce fait vraiment navrant, que certaines petites filles de treize à quatorze ans *pesaient jusqu'à 33 livres et demie de moins que le poids normal*. Quel abîme de misère physique se découvre ici à nous! La comparaison de la taille du corps donne des résultats analogues. Or, qu'arrive-t-il lorsque ces pauvres enfants reviennent de leur séjour à la campagne? Nous trouvons alors presque chez tous une augmentation sensible du poids du corps; cette augmentation est en moyenne de 2 à 3 livres, et s'élève même chez quelques-uns jusqu'à 8 livres. Si nous comparons cette augmentation de poids amenée chez les enfants par leur séjour à la campagne pendant les vacances, avec celle qu'éprou-

vent, pendant le même temps, d'autres enfants vivant dans des conditions normales, nous trouvons que les enfants, dans les colonies de vacances, gagnent en poids de 4 à 8 fois plus que les autres. Et cette augmentation n'est pas passagère; elle ne se perd pas; elle subsiste et s'accroît encore. Dans beaucoup de colonies, on a procédé, quatre semaines après le retour, à une troisième pesée, et, après quatre nouvelles semaines, à une quatrième; dans quelques endroits même, les enfants ont été repesés au bout de six mois. Les résultats de cette expérience ont été par tout les suivants: pendant les quatre premières semaines après le retour des enfants à leurs conditions ordinaires de nourriture et de vie, l'augmentation du poids a marché, il est vrai, très lentement; il y a même eu quelquefois un petit recul: mais, à partir du troisième mois, une augmentation plus grande et plus rapide s'est produite presque sans exception chez tous les enfants.

L'augmentation de poids n'est, il est vrai, qu'un facteur isolé dans l'appréciation de l'influence des colonies de vacances sur la santé des enfants, quoiqu'il soit d'ailleurs d'une importance très grande et tout à fait décisive. Mais parmi les meilleurs des résultats que vise et obtient le traitement, pendant les vacances, d'enfants pauvres et faibles, il en est que l'on ne peut peser et évaluer matériellement: tels sont la fraîcheur, l'enjouement, l'esprit de discipline et d'ordre, la confiance, la reconnaissance et l'amour envers Dieu et les hommes. Pour moi, le profit des colonies de vacances n'est pas moins grand au point de vue intellectuel et moral qu'au point de vue de la santé; et je suis parfaitement de l'avis du docteur Rauchfuss, médecin bien connu de Saint-Pétersbourg, directeur d'un grand hôpital d'enfants, quand il dit dans son Rapport de 1882: « Quiconque a étudié de près la vie et l'activité dans les colonies de vacances a bientôt acquis la conviction qu'il s'agit ici de quelque chose de plus que de fortifier le corps et de développer la santé des enfants: on recueille là d'autres fruits encore; on exerce de l'influence sur l'esprit et le caractère: nous avons vu se confirmer pleinement à Saint-Pétersbourg l'expérience qui a été faite dans toutes les colonies de vacances; l'impulsion morale et intellectuelle donnée par la vie en commun en pleine nature, sous une sage direction, par des occupations et des jeux entraînants, l'habitude de l'ordre et

de la discipline, donnent aux enfants, pour le moment de leur retour à la maison paternelle, une fraîcheur de sentiments et une force morale, qui n'ont certes pas moins d'importance pour la vie que l'accroissement des forces du corps. »

Le Dr Varrentrap, dans sa conférence de Genève citée plus haut, compare entre elles les observations faites d'après la même méthode sur plus de six mille enfants dans différentes villes, et qui, toutes, aboutissent aux mêmes constatations, et il déclare, en terminant son discours, que les colonies de vacances ont complètement réalisé, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel, les espérances qu'on avait fondées sur elles. Le Dr Niemeyer, de Berlin, l'hygiéniste populaire bien connu, les appelle, dans ses « Causeries médicales », *une école telle qu'elle devrait être*. Dans un rapport de Leipzig, un éminent pédagogue, le Dr Gœtze, écrit : « Nous faisons, par les colonies de vacances, une véritable guerre à l'accroissement d'un prolétariat dégénéré au point de vue physique et intellectuel. Quand les colonies de vacances auront existé pendant vingt ans de suite dans nos grandes villes, il y aura sûrement dans les couches inférieures de la population plus de force et de santé, plus de vigueur naturelle et de gaieté. » Le père d'un enfant admis à faire partie des colonies de vacances à Vienne écrivait, après le retour de celui-ci, au comité, entre autres choses, ces paroles pénétrées d'une vive reconnaissance : « A combien de malheureux enfants malades vous rendez la foi et le courage, combien d'hommes de bien vous faites par votre activité généreuse ! car comment les parents et les enfants pourraient-ils oublier les bienfaits dont vous les avez comblés avec une véritable charité, une sincère bienveillance et la plus grande tendresse ! »

Je pourrais citer ainsi, de la part des enfants et des parents, des médecins et des pédagogues, des centaines de témoignages semblables, soit écrits, soit oraux, et dans lesquels on se plaît à reconnaître l'influence bienfaisante des colonies de vacances. Tous ces témoignages prouvent qu'une action énergique et rationnelle, même momentanée, mais appliquée à temps, comme celle qui résulte des colonies de vacances, a sur la vie tant physique qu'intellectuelle des enfants une influence durable et

parfois même absolument décisive. Un séjour de plusieurs semaines dans un air pur, avec une nourriture fortifiante, sous une surveillance et une direction attentives, peut, chez certains enfants, grâce à la grande sensibilité de leur nature, détruire le germe d'une maladie qui, sans cela, se fût développée, ou diminuer la disposition à cette maladie ; et souvent, un rayon d'affection et de joie pénètre dans une âme d'enfant que la misère du foyer avait assombrie et abattue, et y jette des étincelles qui ne s'éteindront jamais complètement, et d'où sortira une vie nouvelle plus élevée et plus noble.

Je terminerai mon rapport sur les colonies de vacances en exprimant le souhait que cette institution prenne de plus en plus racine parmi le peuple de France, qui s'est montré de tout temps si accessible et si sympathique aux idées et aux œuvres humanitaires, et dont on vante notamment l'ardente affection pour les enfants. En 1888, il y aura à Zurich un Congrès *international* des colonies de vacances. Nous espérons y voir des représentants de nombreuses villes françaises. Ils seront pour nous les bienvenus!

W. BION,  
Pasteur à Zurich.



## APPENDICE

### NOTES ET RENSEIGNEMENTS

*Nous réimprimons ci-dessous les quelques renseignements publiés durant ces huit dernières années, dans la Revue pédagogique et dans le Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique, sur les Colonies de vacances en France et à l'étranger.*

#### I

Une innovation qui semble avoir été féconde en heureux résultats pour l'avenir a été expérimentée en Allemagne depuis quelque temps. Il s'agit de l'envoi à la campagne, durant les vacances scolaires et aux frais de la ville ou d'une société qui entreprend cette bonne œuvre, d'un certain nombre d'enfants malades, appartenant à des familles pauvres. Cette institution, qui a pris naissance dans la Suisse allemande (1), est désignée sous le nom original de *colonies de vacances* (*Ferien-Colonien*). C'est Francfort-sur-le-Mein qui en a essayé tout d'abord en Allemagne. Les villes de Dresde et de Stuttgart ont suivi cette année l'exemple de Francfort, et ce double essai a pleinement réussi. Les colonies de vacances de Dresde, au nombre de six, chacune sous la direction d'un instituteur ou d'une institutrice, et composées d'un nombre total de 76 enfants des deux sexes, sont rentrées en ville le 16 août, après trois semaines de séjour dans diverses résidences. L'air salubre de la campagne avait exercé la plus heureuse influence sur la santé de ces pauvres enfants. Il existe un moyen, en quelque sorte mécanique, de s'assurer du résultat obtenu :

---

(1) C'est le pasteur Bion qui, à Zurich, en 1876, a pris l'initiative de cette œuvre philanthropique. La ville de Bâle a également organisé, pour les enfants pauvres de ses écoles, des *colonies de vacances*.

c'est de peser les enfants au départ et au retour. On a constaté chez les 76 enfants une augmentation de poids variant de 3 livres 1/2 à 13 livres.

Les cinq colonies de Stuttgart (quatre de garçons et une de filles), comprenant 53 enfants, sont restées vingt-cinq jours à la campagne. L'augmentation totale de poids, pour une colonie de 12 garçons, a été de 56 livres; l'un d'eux avait à lui seul gagné 8 livres.

Le chiffre des dépenses a été de 5,300 marks à Dresde, et de 4,000 marks à Stuttgart.

D'autres pays encore songent à introduire chez eux les colonies de vacances. A Vienne, un premier essai a été tenté cette année : une colonie assez nombreuse, sous la surveillance de M<sup>me</sup> la baronne Clémentine Foullon et de M. Kaiser, instituteur à Weissenbach, s'est rendue dans ce village, et y a séjourné plusieurs semaines. Les frais ont été couverts par une société fondée sous le patronage de la princesse Hohenlohe. La ville de Bruxelles a résolu de son côté de fonder, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, qui se célébrera l'an prochain, un asile au bord de la mer, et d'y envoyer à tour de rôle, pour y fortifier leur santé, durant les vacances, tous les enfants pauvres des écoles communales.

(*Revue pédagogique*, novembre 1879.)

## II

Les colonies scolaires de vacances ont produit de si heureux résultats, qu'une extension de cette institution est vivement souhaitée par l'autorité scolaire prussienne. Une circulaire du ministre de l'instruction publique du royaume de Prusse engage les gouverneurs de province à faire tout leur possible pour favoriser les efforts qui pourraient être tentés dans ce sens.

(*Revue pédagogique*, juillet 1880.)

## III

Une somme de 1,000 marks figurait au budget de la ville de Düsseldorf, depuis quelques années, pour les frais d'une collation à offrir aux élèves des écoles à l'occasion de la fête de l'anniversaire de Sedan. Cette année, le conseil municipal, rompant avec la tradition, a décidé que cette somme serait appliquée à l'organisation d'une « colonie de vacances », *Feriencolonien*, en faveur des enfants pauvres.

(*Revue pédagogique*, décembre 1881.)

LES COLONIES DE VACANCES ET LA CONFÉRENCE DE BERLIN

On appelle, en Allemagne et dans la Suisse allemande, « colonies de vacances » (*Feriencolonien*) une institution philanthropique qui, en quelques années, a fait de rapides progrès et s'est acclimatée dans la plupart des villes d'outre-Rhin : chaque été, pendant les vacances, un certain nombre d'élèves des écoles, choisis parmi ceux qui ont une santé délicate ou affaiblie et dont la famille n'est pas riche, sont envoyés, sous la conduite d'un instituteur ou d'une institutrice, passer quelques semaines à la montagne ou au bord de la mer ; les frais de ce séjour sont couverts soit par l'autorité scolaire locale, soit par une association privée constituée expressément à cet effet.

En novembre dernier, une conférence de représentants des comités et des associations qui se consacrent à cette œuvre éminemment bienfaitrice et populaire s'est réunie à Berlin, sous la présidence du Dr Falk, ancien ministre de l'instruction publique du royaume de Prusse. Étaient représentées : pour la Suisse, les villes de Zurich et Neuchâtel ; pour l'Allemagne et l'Autriche, les villes de Berlin, Vienne, Francfort-sur-le-Mein, Dresde, Hambourg, Brême, Leipzig, Halle, Magdebourg, Breslau, Barmen, Chemnitz, Jüterbogk et Kolberg. Dans son discours d'ouverture, le Dr Falke a rappelé l'origine des *Feriencolonien* : « C'est en 1876, a-t-il dit, que sur l'initiative de M. le pasteur Bion, de Zurich, la première colonie de vacances a été envoyée à la montagne ; aujourd'hui Berlin ne possède pas moins de seize colonies de ce genre, qui, pendant les vacances de 1881, ont permis à 228 enfants de familles peu fortunées de jouir des bienfaits d'un air salubre. Tous les ans, à Berlin, des centaines d'enfants sont la proie de l'anémie, du dépérissement et des maladies qui l'accompagnent, et ne grandissent que pour devenir de malheureux infirmes, incapables d'aucun travail, qui vont peupler les hospices et tombent à la charge de la commune, et qui, chose plus grave, incapables de résister aux influences morbides, offrent un terrain tout préparé aux épidémies et contribuent à les propager et à les entretenir au sein de la population valide. Si ces enfants étaient transplantés à temps, ne fût-ce que pendant quelques semaines, dans un milieu plus hygiénique, il serait possible de fortifier leur constitution d'une manière durable, et de prévenir ainsi leur déchéance physique et intellectuelle : par là on remédierait à beaucoup de misères, et nos établissements hospitaliers et charitables se trouveraient en même temps déchargés d'un fardeau souvent bien lourd. Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur la haute signification sociale et sanitaire des colonies de vacances, dont le but est d'envoyer, pendant les vacances d'été, les écoliers maladifs prendre des forces

dans un séjour plus salubre et bien choisi. La rapidité avec laquelle cette institution s'est propagée dans la plupart des grandes villes, comme Francfort, Dresde, Hambourg, Brême, Breslau, Bâle, Vienne, etc., les succès incontestés qu'elle a déjà obtenus, témoignent assez en sa faveur : c'est là, de l'aveu de tous, un terrain sur lequel la bienfaisance publique peut et doit s'exercer d'une manière utile et légitime. »

La discussion s'est ensuite ouverte sur cette question : Est-il préférable de constituer des « colonies » proprement dites, placées sous la direction d'un instituteur ou d'une institutrice, et réunissant sous un même toit un certain nombre d'enfants; ou vaut-il mieux confier les enfants, isolément ou par petits groupes, aux soins de quelques familles dans lesquelles ils seraient placés comme pensionnaires? La plupart des orateurs, MM. Wolterstorff de Magdebourg, Bausch de Düsseldorf, Kunath de Dresde, Weith de Francfort, Kessler de Vienne, Russ-Suchard de Neuchâtel, Schillman de Berlin, se sont prononcés pour le principe des colonies. MM. Schoost de Hambourg et Reddersen de Brême préfèrent, au contraire, le système du placement dans les familles, qui donne à l'enfant plus de liberté, tandis que dans les « colonies » il se trouve constamment sous la contrainte de la discipline scolaire. M. Bion, qui était présent, a dit qu'il avait, pour son compte, essayé de l'un et de l'autre système, et que tous deux avaient donné des résultats satisfaisants; aussi croit-il qu'il ne faut pas se montrer exclusif dans un sens ni dans l'autre. « Rivalisons de zèle, a-t-il ajouté, non pas pour faire prévaloir telle méthode particulière, mais pour le bien commun. » M. Schoost a donné des détails intéressants sur ce qui s'est fait en Danemark : dans ce pays, sept mille enfants ont été envoyés à la campagne durant les vacances de l'été dernier, sans qu'il en soit résulté *aucune dépense* : les journaux ont fait gratuitement la publicité nécessaire, les chemins de fer ont accordé le voyage gratuit, et il s'est trouvé un nombre suffisant de familles pour recevoir, à titre entièrement gratuit, les enfants en pension. Le Dr Falk a résumé la discussion en faisant ressortir que le point essentiel est de procurer aux enfants malades ou chétifs le bienfait d'un séjour à la campagne, et que les moyens employés ne forment qu'une question accessoire, qui peut être résolue d'une façon différente suivant les circonstances locales.

Le délégué de Vienne avait reçu le mandat de proposer la création d'une association générale unissant tous les comités locaux. Sans décider la constitution formelle d'une association de ce genre, l'assemblée a désigné Berlin comme centre de correspondance et de réunion, et il a été convenu que dans trois ans une nouvelle conférence aura lieu dans cette ville.

(Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique,  
28 janvier 1882.)

V

A plusieurs reprises nous avons entretenu nos lecteurs des *colonies de vacances* organisées en Allemagne et dans quelques autres pays en faveur des élèves pauvres dont la santé réclame un séjour de quelques semaines à la campagne. On vient d'inaugurer à Leipzig une variété de cette utile institution, sous le nom de *colonies urbaines* (*Stadtcolonien*). On a installé dans la ville même, à l'usage des enfants débiles qui n'avaient pu être envoyés au dehors, des établissements où ils ont reçu une nourriture fortifiante, spécialement du lait, et où ils ont pris un exercice régulier en plein air. Les résultats ont été des plus satisfaisants : en trois semaines, du 15 juillet au 5 août, le poids des enfants a augmenté en moyenne d'une livre et demie chez les garçons, et de deux livres chez les filles.

(*Revue pédagogique*, octobre 1882.)

VI

Le ministère italien de l'instruction publique vient de publier, en une brochure d'une trentaine de pages, la relation des voyages accomplis pendant les vacances de 1882 par les élèves des pensionnats (*convitti nazionali*) de différents gymnases ou lycées. La caravane du *convitto* de Turin, composée de 24 élèves, est allée en Suisse (durée du voyage 14 jours) ; celle du *convitto* de Palerme (34 élèves, durée du voyage 17 jours) a parcouru la Sicile ; celle du *convitto* de Cosenza (19 élèves, durée du voyage 30 jours), après avoir visité Messine, Catane et Palerme, est rentrée à Cosenza en passant par Naples. Les élèves de quatre autres *convitti*, ceux de Milan, Venise, Novare et Salerne, se sont contentés de simples « villégiatures » ; les jeunes Milanais sont installés pour cinq semaines (du 14 août au 18 septembre) à Varese, dans le bâtiment des écoles, mis à leur disposition par la municipalité ; les collégiens de Venise ont passé le mois d'août dans la villa royale de Stra, que leur avait prêtée le ministère de l'instruction publique, et ceux de Palerme les deux mois d'août et de septembre dans une maison de campagne située à Pianesi, près de Cava dei Tirreni ; quant aux Novarais, établis dans le hameau de Gozzano, au pied du Mergozzolo, ils ont utilisé leurs loisirs pour faire plusieurs excursions, au Sacro Monte d'Orta, à l'île de San Giulio, à la vallée de Cremosina, au mont Motterone (1,500 mètres), au lac d'Orta, etc.

Comme on le voit, la pratique des caravanes scolaires et des colonies de vacances tend à se généraliser dans tous les pays.

(*Revue pédagogique*, août 1883.)

## VII

Le ministère de l'instruction publique d'Italie vient de faire paraître en une brochure, comme l'année dernière, les rapports des recteurs des 28 *convitti* ou pensionnats annexés aux lycées d'Italie, sur les voyages de vacances exécutés par les élèves, ou les séjours faits par eux dans quelque localité où le *convitto* s'était installé en villégiature. Cette innovation, qui sera féconde en heureux résultats pour l'avenir et qui est due à l'intelligente initiative de M. Baccelli, a été en général des mieux accueillies. Sur 28 *convitti*, 3 ont fait faire un voyage à une partie de leurs élèves, et ont envoyé les autres en villégiature; 9 *convitti* ont organisé une villégiature, 9 autres ont entrepris un voyage; 4 se sont bornés à des excursions dans le voisinage; 3 seulement, ceux d'Aquila, de Cosenza et de Reggio de Calabre, se sont trouvés dans l'impossibilité d'employer la période des vacances d'une manière si profitable à la santé et à l'instruction des élèves.

(Revue pédagogique, mars 1884.)

## VIII

### COLONIES SCOLAIRES DE VACANCES DU IX<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT DE PARIS

Première année, 1883 (1).

Les « voyages de vacances » ont déjà droit de bourgeoisie en France; c'est une institution d'enseignement, d'émulation, d'agrément. Les « colonies de vacances », nées en Suisse, importées de là en Allemagne, et jusqu'ici restées presque inconnues en France, ont un tout autre objet: c'est une institution d'hygiène préventive. C'est au mois d'août 1883 qu'elles ont été inaugurées à Paris, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement. « Nous désirions, dit le rapport, enlever des écoliers au méphitisme ambiant de la grande ville, au confinement, à l'oïveté, à l'ennui qui sévissent sur eux, de préférence en cette époque de l'année où d'autres enfants, plus favorisés de la fortune, s'échappent et vont au loin faire provision de liberté, de gaieté, de santé. Nous voulions pour les nôtres une part de ces biens, nous voulions la leur donner à conquérir au village, dans l'air pur de la montagne, dans un repos nourri d'activité rustique. »

---

(1) Rapport de M. Cottinet, administrateur délégué de la caisse des écoles et du comité des colonies du IX<sup>e</sup> arrondissement. Brochure in-12 de 26 pages, Paris, imprimerie Chaix, 1884.

A cet effet, on a choisi dans deux écoles de l'arrondissement, parmi les enfants, trop nombreux, hélas ! qui ont paru les plus débiles, neuf garçons et neuf filles, de dix à treize ans, et les deux groupes, conduits, le premier par un instituteur et sa femme, le second par une institutrice, ont été envoyés, avec l'autorisation de leurs parents, passer un mois à la campagne. L'école normale de Chaumont, située hors ville, a reçu les garçons, et un pensionnat libre de Luxeuil, dans des conditions analogues, a reçu les filles. La consigne était de se promener, de prendre, si possible, des bains, de se laver consciencieusement et abondamment des pieds à la tête plusieurs fois le jour, de chanter, de faire de la gymnastique d'appareils les jours de pluie, de beaucoup manger, sous le soleil, tant que le soleil le permettrait, et de ne travailler intellectuellement qu'une heure par jour, en faisant le compte rendu de la journée de la veille.

Cette consigne a été ponctuellement exécutée ; au retour les mères ne reconnaissent plus leurs enfants, transformés, engraisés, fortifiés, grandis. « Le 20 août, dit M. Cottinet, l'âge moyen de nos filles était de douze ans et demi. D'après Quetelet, l'accroissement normal du poids d'une fille à cet âge est de 291 grammes par mois : les nôtres avaient augmenté de 2,391 ; près de neuf fois autant ! Pour la taille, Quetelet fixe la croissance à 4 millimètres ; nos filles en avaient gagné 20, Pagliani estime le développement thoracique à 2 millimètres, elles l'avaient doublé. — Chez nos garçons, l'âge moyen était de onze ans trois dixièmes. A cet âge, Quetelet assigne aux garçons une augmentation de 150 grammes seulement par mois ; les nôtres avaient atteint 1,083 grammes ; moyenne calculée, il est vrai, sur les six qui avaient engraisé, car deux avaient maigri et un était demeuré stationnaire. Le résultat ici semble inférieur à celui que les filles ont obtenu, mais l'air excessivement vif de Chaumont, les exercices violents, les promenades longues au soleil, la nourriture forte, mais plus sobre, de l'école normale expliquent assez cette différence. Et quelle revanche, si l'on mesurait le thorax ! Chez nos garçons, il s'était développé, en un mois, juste autant que Pagliani veut qu'il se développe en une année chez ceux de leur âge et de leur condition, de 16 millimètres ! Et, remarque curieuse, c'est chez ceux qui avaient maigri qu'il s'était développé le plus (de 20 millimètres chez chacun des deux). Pour la taille, les garçons avaient atteint, comme les filles, cinq fois la moyenne d'accroissement normal. »

M. Cottinet, au lieu des 18 colons de l'année dernière, en demande pour cette année 180. « Donnez-les-nous, dit-il aux souscripteurs de l'œuvre et aux fondateurs et sociétaires de la caisse des écoles, donnez-les-nous sans marchander ; donnez-nous de quoi faire moins de jaloux, plus d'heureux, de quoi préparer à la patrie le plus grand nombre possible de citoyens sains, de soldats valides, de mères fécondes. » M. Cottinet aura certainement ses 180 colons ;

mais nous espérons bien que l'exemple donné ne s'arrêtera pas au IX<sup>e</sup> arrondissement, et qu'il se propagera à Paris et dans les grandes villes.

(*Revue pédagogique*, juin 1884.)

## IX

### LES ENFANTS PAUVRES EN VOYAGE; — LES COLONIES SCOLAIRES.

Compte rendu d'un article de M. Abraham Dreyfus  
publié dans la *Revue politique et littéraire* du 21 juin 1884.

Nous avons donné, le mois dernier, une analyse d'un très intéressant rapport de M. Cottinet sur les « colonies scolaires de vacances », et engagé nos lecteurs à concourir au développement de cette œuvre. M. Abraham Dreyfus a fait de même de son côté, dans la *Revue politique et littéraire*, en y ajoutant tous les agréments d'une plume délicate et exercée. Nous lui emprunterons quelques traits de son spirituel plaidoyer :

« Il s'est, dit-il, trouvé de braves gens, en Suisse et en Allemagne d'abord, — rendons justice à qui le mérite, — pour organiser ce qu'on a appelé des colonies de vacances (*Feriencolonien*). Ces colonies se chargent des écoliers pauvres et malades; elles les envoient hors des villes, les placent dans des conditions hygiéniques satisfaisantes, et leur procurent, avec les moyens de respirer un air pur, les avantages combinés d'une nourriture saine et abondante et d'exercices corporels journaliers.

» Voici comment on procède. On s'adresse aux autorités scolaires pour obtenir la liste des enfants qui ont le plus besoin de ces bienfaits, entre huit et quatorze ans : des enfants plus jeunes réclament trop de soins et ne peuvent être associés sans inconvénient à d'autres plus âgés. On soumet ces enfants à une inspection médicale qui a pour but d'apprécier l'état général de leur santé et d'exclure ceux qui sont positivement malades, ceux qui souffrent des yeux et auxquels le grand jour, le vent et la poussière seraient nuisibles, les épileptiques, les choréiques, etc. Les enfants admis sont divisés en colonies de dix, douze, quinze et, au maximum, de vingt sujets, qui sont placés sous la direction d'un régent ou d'une régente. On veille à leur équipement, et on y pourvoit quand les parents sont trop pauvres pour fournir les vêtements et les souliers indispensables, puis, en route!

» On choisit, autant que possible, pour lieu de séjour un endroit situé à proximité des forêts, où la vie ne soit pas trop chère, où l'on puisse trouver particulièrement de la viande fraîche et du bon lait:

on cherche une habitation salubre avec des chambres claires et gaies et une grande salle où l'on puisse se réunir, les jours de pluie, pour lire, chanter, écrire aux parents et arranger les plantes et les insectes recueillis pour les collections, — car, pendant les longues promenades au grand air, le maître qui n'est plus un maître, mais un camarade, aura initié ses petits compagnons aux beautés de la nature, et ceux-ci s'y seront initiés eux-mêmes; — et, quand les enfants ont passé ainsi trois ou quatre semaines de vacances, de vraies vacances, marchant, jouant, courant, faisant de la gymnastique, s'habituant aux ablutions froides et aux bains de rivière, ils reviennent plus forts et plus heureux. D'une part, l'amélioration physique a été accompagnée du développement intellectuel et moral: un monde nouveau s'est ouvert devant ces prisonniers échappés des villes; ils ont appris bien des choses qu'ils ne soupçonnaient pas et contracté des habitudes de propreté, d'ordre, de bonne tenue, de poli-esse, de complaisance réciproque, sans compter qu'ils ont pu goûter aussi le doux sentiment de la reconnaissance, si vivace chez les enfants qui n'ont pas été gâtés.

» C'est sur ces bases que s'organisent les colonies scolaires proprement dites. D'autres essais ont été faits, notamment en Danemark, pour placer les enfants pauvres et malades chez d'honnêtes petits cultivateurs qui se chargeaient d'eux moyennant une faible indemnité. Beaucoup étaient reçus gratuitement chez des propriétaires aisés ou riches. Les chemins de fer et les bateaux transportaient les enfants gratis, de telle sorte que les frais étaient presque nuls. L'œuvre est devenue en quelque sorte d'intérêt national. C'est ainsi qu'on est arrivé à placer annuellement à la campagne, pendant plusieurs semaines, environ 7,000 enfants.

» Sept mille enfants rien que pour le Danemark! »

C'est bien peu, auprès de ce chiffre, que les dix-huit enfants emmenés à Chaumont et à Luxeuil par le comité dont M. Cottinet est le rapporteur. Mais cette amorce d'une institution qui ne demanderait qu'à s'agrandir n'en paraît pas moins à M. Dreyfus extrêmement intéressante; il en fait ressortir tous les bienfaits résultats au physique et au moral. Résultats de gaieté surtout.

« On riait, on riait, dit-il, à Chaumont comme à Luxeuil! Et à Luxeuil comme à Chaumont on faisait de bonnes promenades dans les bois, on cueillait des fleurs, des mures, des noisettes! Il n'est guère question que de cela dans le journal que j'ai sous les yeux, — car on avait imposé à nos voyageurs, comme unique travail intellectuel, la rédaction d'un journal de vacances relatant minutieusement l'emploi de chaque journée écoulée. Les enfants y consignaient, avec les témoignages naïfs de leur joie, les innombrables notions acquises par eux sur la vie des champs et les industries rustiques, ainsi que leurs observations sur les divers établissements visités: moulins, filatures, fabriques de gants, abattoirs, chantiers, etc.

» Mais au fait, ajoute M. Dreyfus, si je vous donnais un extrait de ces mémoires sans apprêt et, en maints passages, sans orthographe ? Vous comprendriez mieux ce que je veux dire.

• Voici, par exemple, une page détachée du journal de M<sup>lle</sup> Georget (douze ans), qui nous raconte leur grande excursion de Luxeuil à Plombières :

« Le matin, nous nous sommes levées à six heures. Nous sommes » parties un peu avant l'heure, parce qu'il y avait à faire un *billet* » *collectif*, un billet de chemin de fer accordant une réduction de » prix pour l'institutrice et ses élèves. Nous sommes montées dans un » wagon où nous étions toutes seules. Nous avons changé de train à » Aillevillers. En allant, nous avons aperçu des forêts qui étaient » à côté l'une de l'autre, et aucune n'était de même couleur. Nous » sommes arrivées à Plombières; la gare est très gentille; nous » avons aperçu une petite cascade dont l'eau écumait tant que l'on » aurait dit du lait.

» Nous sommes montées par un petit sentier qui conduit à une » terrasse. De là on apercevait toute la ville et une petite chapelle » qui se trouve sur une hauteur voisine. On voit aussi le cimetière, » qui paraissait tout petit, parce qu'il était très haut.

» En allant, nous avons ramassé quelques pommes vertes, que » M<sup>lle</sup> Mercier nous a fait jeter, et nous nous sommes dirigées » vers la feuillée Dorothée. Après une heure de marche, arrivées au » milieu d'un bois, nous avons aperçu les montagnes des Vosges, » qui paraissaient être de la neige qui tombait sur les arbres cou- » verts d'un léger brouillard, et la verdure qui faisait un effet » superbe.

» Arrivées à la feuillée, nous nous sommes assises dans un petit » chalet qui était fait d'écorce d'arbre, dont la mousse était encore » après. De là nous voyions le val d'Ajol, vallée immense; au milieu » passe le chemin de fer et une petite rivière qu'on appelle la Com- » bauté. Après le déjeuner, nous avons bien examiné le val d'Ajol. » Au déjeuner nous avons mangé deux miches de pain, et la dame » a trouvé que nous mangions beaucoup. »

« Arrêtons-nous là, dit M. Dreyfus, quoique la narration continue. M<sup>lle</sup> Georget nous décrit encore une belle fontaine et une église « bâtie en petit sur le modèle de Notre-Dame de Paris »; puis plusieurs vitraux de cette église, « entre autres, Saint-Antoine et » son cochon, qui représentait le diable tentant Saint-Antoine. » Elle a remarqué aussi l'orgue, « qui est bien moins joli que celui de Luxeuil ». À l'établissement des bains de Plombières, elle a compté le nombre des piscines, des appareils à douche et des baignoires, celles-ci construites « pour donner de la distraction aux personnes qui ne » peuvent pas aller en piscine »; elle a constaté, en outre, que le salon de conversation est « un peu démeublé ». Après quoi, elles sont descendues dans le parc. Mais là, malgré les deux miches de

pain dévorées à la feuillée Dorothée, la faim les a reprises. « Nous » sommes retournées sur nos pas pour chercher un boulanger; n'en » trouvant pas, nous sommes entrées chez un pâtissier pour acheter » une brioche de vingt sous; ce qui fait que nous avons donné » chacune deux sous. » Ainsi il n'y a pas de boulanger à Plombières! Les petites filles qui ont faim sont obligées de se nourrir de brioches... Quelle révélation! »

M. Dreyfus suppose, d'après les chiffres de M. Cottinet, les dépenses de l'expédition. « Les comptes du délégué des écoles sont bien nets. La dépense totale du groupe des filles s'est élevée à 4,036 fr. 70 c., soit, par personne, à 103 fr. 67 c. pour 32 jours, c'est-à-dire à 3 fr. 23 c. par jour et par tête. Les garçons — qui le croirait? — ont dépensé un peu moins : leur dépense totale, y compris les honoraires du surveillant, est de 852 fr. 63 c., soit, par jour et pour chacun, 2 fr. 42 c.

» Ajoutez qu'on ne craint pas de nous donner le détail des dépenses faites, voire des menues dépenses imprévues ou extraordinaires : on a acheté pour les filles 1 fr. 45 c. de papier à lettre, et on a payé 18 fr. 15 c. pour leurs timbres-poste et leurs dépêches, tandis que les timbres-poste des garçons n'ont coûté en tout que 1 fr. 50 c. Les filles, plus bavardes, ont plus écrit que les garçons. Et puis, elles ont demandé du lait en surplus, — pour 11 fr. 40 c. de lait! — et il leur a fallu du vin de quinquina, — pour 10 fr. de quinquina. Enfin elles ont acheté un *Guide* des Vosges moyennant 9 fr. (ça, c'est du luxe!), et elles ont donné 1 fr. 50 c. à l'église. On les note, ces frais d'église, au risque de scandaliser les contribuables ennemis de la religion et d'éloigner les souscripteurs intransigeants. Voilà ce qui s'appelle être consciencieux! »

Sur la liste des souscripteurs de l'œuvre, M. Abraham Dreyfus remarque, avec une satisfaction toute particulière, les noms de plusieurs « enfants riches ». Si cette pensée se généralisait, si les fonds des colonies scolaires pour les enfants pauvres et débiles étaient chaque année fournis par l'association charitable de tous les enfants de familles riches ou aisées, ne serait-ce pas là un heureux témoignage, bien touchant, bien français, de bonne confraternité?

(*Revue pédagogique*, juillet 1884.)

## X

Le *Centralblatt*, organe officiel du ministère prussien de l'instruction publique, donne dans son dernier numéro (juillet-août) des tableaux statistiques relatifs aux colonies de vacances en Prusse pendant l'année 1883. De ces tableaux très détaillés et qui n'occupent pas moins de 38 pages d'impression, nous extrayons les chiffres suivants :

Le nombre des enfants qui ont été admis à participer aux colonies de vacances en 1883 s'élève à 2,579, dont 1,130 garçons et 1,449 filles. Le total des dépenses n'est pas exactement connu, parce que les renseignements manquent pour trois localités : Hildesheim, Barmen et Düsseldorf; mais l'addition des chiffres indiqués donne une somme de 85,306 marks, à répartir sur 2 131 enfants. Berlin a envoyé 399 enfants, dont le séjour a coûté 17,000 marks.

(*Revue pédagogique*, septembre 1884.)

## XI

### LES COLONIES DE VACANCES ET LES ÉCOLES DU IX<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT DE PARIS

C'est la *Revue pédagogique* qui la première, croyons-nous, a fait connaître en France l'institution, aujourd'hui populaire à Paris, des colonies de vacances. Dans le *Courrier de l'étranger* du numéro de novembre 1879, nous avons publié l'information suivante, que nous demandons la permission de reproduire, parce qu'elle aura sans doute passé inaperçue de beaucoup de nos lecteurs actuels :

« Une innovation qui semble devoir être féconde en heureux résultats pour l'avenir a été expérimentée en Allemagne depuis quelque temps... » (voir plus haut la suite de cet entrefilet, déjà reproduit p. 27-28).

Depuis ce moment, la *Revue pédagogique* a signalé à différentes reprises les résultats obtenus à l'étranger et les progrès accomplis.

D'autre part, en janvier 1882, nous appelions l'attention, dans un article du *Bulletin administratif du ministre de l'instruction publique* (n<sup>o</sup> 477, p. 300), sur la conférence réunie à Berlin, en novembre 1881, sous la présidence du Dr Falk, ancien ministre de l'instruction publique du royaume de Prusse, et à laquelle assistaient des délégués des comités et des associations qui se consacrent, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, à l'œuvre des colonies de vacances. Les renseignements contenus dans cet article n'ont rien perdu de leur actualité, et il ne sera peut-être pas inutile de les placer également sous les yeux de nos lecteurs :

« Dans son discours d'ouverture, — disions-nous, — le Dr Falk a rappelé l'origine des *Ferienkolonien*... » (voir plus haut la suite de cet article, déjà reproduit p. 29-30).

La France a attendu quelques années avant d'entrer à son tour dans la voie où plusieurs pays étrangers l'avaient précédée. Enfin, en 1883, un comité d'initiative s'est organisé dans le IX<sup>e</sup> arrondis-

sement de Paris, et les deux premières « colonies » parisiennes ont été envoyées passer un mois à la campagne, à Chaumont et à Luxeuil. Nous avons analysé, l'an dernier (numéro de juin 1884), l'intéressante brochure dans laquelle M. Cottinet, administrateur de la caisse des écoles et du comité des colonies du IX<sup>e</sup> arrondissement, a rendu compte du succès de cette tentative; nous avons reproduit (numéro de juillet 1884) une partie du spirituel plaidoyer publié par M. Abraham Dreyfus dans la *Revue politique et littéraire* en faveur des écoliers pauvres et souffreteux.

Aujourd'hui M. Cottinet vient de faire paraître un second rapport, et nous nous empressons de lui emprunter le récit des faits et gestes des colonies scolaires de 1884. Au lieu de dix-huit élèves seulement, comme la première année, c'est une centaine d'enfants pauvres du IX<sup>e</sup> arrondissement qu'il a été possible de faire participer cette fois au bienfait d'un séjour à la campagne.

« L'Œuvre des colonies scolaires de vacances, dit M. Cottinet aux souscripteurs, a touché, dès sa seconde année, le double but qu'elle se proposait : elle a fait participer à son bienfait toutes les écoles primaires du IX<sup>e</sup> arrondissement et elle y a associé les deux établissements d'instruction secondaire qu'il renferme.

» La campagne de 1884 n'a pas été moins favorisée que la première. Chez cent colons, élèves ou maîtres, garçons ou filles, aucun accident ne s'est produit, et des résultats excellents ont été obtenus. Avant de vous les exposer, laissez-moi vous entretenir de la grande alliance et des secours particuliers qui nous ont permis de les atteindre.

» En frappant à la porte du lycée Condorcet et du collège Rollin, nous ne voulions pas seulement de l'argent, nous prétendions établir un lien entre des écoliers de conditions différentes, rapprocher encore, par leur intermédiaire, les familles déjà moins divisées chez nous qu'ailleurs, et apprivoiser, par un fraternel contact, une population scolaire destinée à se fondre plus tard sous les drapeaux. Que nos collégiens, assurés presque tous de pleines vacances, en procurassent les avantages à des camarades moins heureux, c'était pour eux un rachat volontaire des faveurs de la fortune; pour nos enfants, c'était une marque de cordialité plus encore qu'une assistance, quelque chose comme une étrenne enveloppée dans une poignée de main.

» Cette visée fut comprise. Hautement favorisée par M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, elle fut adoptée avec chaleur et soutenue avec efficacité par ceux auquel il appartenait de la faire aboutir. Le proviseur du lycée Condorcet, M. Girard, distribua dans ses classes notre rapport de l'année dernière, et 4,200 francs répondirent à l'appel qui l'accompagnait, somme considérable eu égard à l'époque où elle fut sollicitée. De son côté, M. Roguet, directeur du collège Rollin, n'hésita pas à verser dans notre caisse tout ce qui restait à la bourse de secours qu'alimentent ses pensionnaires. Remercions profondément ces maîtres libéraux et remercions les élèves qu'ils forment au bien. Que ceux-ci sachent que, par eux

seuls, vingt de leurs pauvres camarades sont allés réparer leurs forces à l'air des champs, et qu'ils se demandent dès maintenant combien ils veulent en envoyer cette année-ci.

» Et tandis que nous nous efforçons ainsi pour obtenir le concours de ces jeunes gens, les jeunes filles du collège Sévigné nous offraient spontanément le leur. Elles nous adressaient le premier fonds de leur bourse charitable en formation. Réponse topique aux doutes malveillants dont les collèges de filles sont l'objet, et surtout gracieuse surprise pour nous ! Qui donc avait intéressé à nos colonies ces donatrices d'un arrondissement éloigné ? Une lecture de M<sup>lle</sup> Salomon, leur directrice. Dans la *Revue politique et littéraire*, M. Abraham Dreyfus avait lancé à notre profit un de ces appels heureux dont il possède le secret, et dont la bonhomie malicieuse a des vertus irrésistibles. Le collège Sévigné n'y avait pas résisté. Et combien d'autres souscriptions allaient suivre celle-là, à la voix de cet admirable auxiliaire ! Elles vinrent de tous les points de la France. »

Les garçons furent tous réunis à Chaumont, dans le bâtiment de l'école normale d'instituteurs, située en dehors de la ville. Les filles furent divisées en quatre groupes : à Chaumont, à Luxeuil, à Pompey (Meurthe-et-Moselle) et à Saint-Dié. Comme l'année précédente, les enfants étaient tenus à la rédaction d'un journal individuel quotidien ; on y avait ajouté une autre exigence : l'exécution d'un croquis topographique pour chaque jour, le plan sommaire de chaque promenade et, à la fin, une carte récapitulatrice des pays parcourus.

Voici comment les garçons employèrent leur mois de vacances :

« Levés à six heures, nos garçons, comme des soldats, cirent leur chaussure, brossent leurs habits, balayent le dortoir, le lavabo, les escaliers, la salle d'étude, à l'exemple et sous la direction des femmes des instituteurs ; puis, leur toilette achevée, des pieds à la tête et au savon, ils font leurs lits. Bien des parents nous ont remerciés de leur avoir donné ces nouvelles habitudes. Les colonies de vacances, on s'en souvient, ont été conçues en partie comme une école de propreté. Aussitôt après le déjeuner, viennent les promenades, qui sont la grande affaire : elles ont remplacé toute l'école. Et là, quelle nouvelle pédagogie se produit !... C'est la Nature qui tient la classe et, quand les cahiers mentionnent la rencontre de « deux superbes petits cochons avec la queue en trompette », ou « d'un dindon qui gonflait ses ailes », nous cueillons ce texte avec plus de satisfaction qu'un extrait copié dans Buffon. Sauf quand il a plu trop fort, pas une journée ne s'achève sans qu'on ait suivi la conférence des champs et des bois, la leçon de la vache et de l'âne, le solfège de tous les oiseaux. Les poissons qui figuraient hier au repas du soir, on les a pêchés soi-même dans la rivière où l'on se baigne. Demain l'on formera des herbiers avec les fleurs cueillies, on suivra les bêtes jusqu'à la ferme, on les suivra un autre jour jusqu'au marché, où l'on s'instruira de leur vente, enfin jusqu'à l'abattoir, où le fonctionnement de leurs divers organes sera expliqué par M. le vétérinaire Desnouveaux, dans une leçon d'anatomie très

goûtée. Quant au grain qu'on a vu vanner au fermier, le voici arrivé au moulin; le meunier lui-même montre ses transformations, et les enfants sortent de chez le complaisant M. Friesenhauser tout blancs de farine et de science,

» Aux champs, que rencontrent-ils encore? les soldats à la petite guerre. Voilà une leçon attachante! Dirai-je celles qu'ont offertes à leur curiosité une foule d'établissements publics ou privés? On en trouvera la liste à la suite de ce rapport. Quelle richesse d'informations, quels développements de l'esprit de telles visites, commentées par les bouches les plus compétentes, n'ont-elles pas assurés à nos écoliers! Et tout cela figure au journal, avec la carte quotidienne où chaque chose est marquée à sa place. Est-ce assez? Non. Le soir, après le dîner, un cercle se forme. Les récitations, les jeux d'esprit, les chansons, les lectures à haute voix de quelque belle poésie donnent, pour ainsi dire, le dessert à l'intelligence, ou bien, si le ciel est pur, un maître y fait épeler aux enfants l'alphabet des étoiles.

» Pour une telle direction, pour les résultats que constatent les journaux souvent très étendus et soignés de nos chers garçons, de chaudes félicitations sont dues à nos trois instituteurs et particulièrement à leur vétéran, M. Lécart.

» Résultats physiques. Augmentation moyenne du poids : 1,644 grammes.

» De la taille : 10 millimètres.

» Du thorax : 17<sup>mm</sup>2. »

A propos de la rédaction des journaux quotidiens, M. Cottinet ajoute cette observation, qui a son intérêt pédagogique :

« Parmi ces garçons, plusieurs, qui appartenaient aux sixièmes classes, n'avaient jamais pu rédiger quoi que ce fût à l'école, sur des sujets *dictés*. Ils ont très passablement rédigé leur journal, sur des sujets *vus*. Le fait a beaucoup frappé leurs maîtres. »

Quant aux filles, nous choisirons, ne pouvant pas tout reproduire, la narration des aventures du groupe installé à Saint-Dié. Le rapporteur s'est arrêté avec quelque complaisance sur ce chapitre de son récit; mais nous sommes assuré qu'après l'avoir lu, on nous saura gré de n'avoir point essayé de le raccourcir :

« A Saint-Dié, sur la recommandation du préfet, M. Boegner, j'avais introduit nos jeunes filles dans un pensionnat protestant. Pourquoi pas? J'avais bien failli les introduire dans un pensionnat de Sœurs, et ce n'est, sans doute, que partie remise. Notre admirable neutralité religieuse nous permet ces salutaires libertés, quand les précautions voulues sont prises, et ici, elles l'avaient été. Nos filles, je le savais, n'avaient à craindre aucune propagande indiscreète et, au besoin, elles eussent été préservées par la seule présence de leur directrice, M<sup>me</sup> Deulin. De fait, elles n'ont connu ce qui les séparait de leur hôtesse que par l'invitation qui leur a été adressée de s'abstenir de chansons le dimanche. Nous allons voir comment nos habitantes de la Chaussée-d'Antin, les paroissiennes de l'élégante Trinité, se sont

comportées dans cette austère maison, avec les Vosges pour promenoir et leurs sapinières pour boulevards.

Je pourrais laisser la parole à Marthe Savantré (13 ans); son remarquable journal, de près de cent pages, est un témoignage sans lacunes, où la déposante dit à merveille ce qu'elle a fort bien vu; mais nos lecteurs aimeront mieux entendre le caquet de toute la volière, et je ferai parler chaque oiselet à son tour.

Donc, le 23 août, après seize heures de route, la colonie écarquille les yeux devant un spectacle inouï, absolument neuf pour tout le monde : les montagnes! « Vous ne pouvez vous figurer, dira Victorine Roussel, l'émotion que ça m'a produit de voir ces hauteurs énormes. » On est arrivé à Saint-Dié.

A la gare, M<sup>lle</sup> Jæglé attendait les voyageuses. « M<sup>lle</sup> Jæglé, écrit Marthe, est la maîtresse de la maison qui nous reçoit; bonne vieille dame avec un bonnet un peu drôle; la parole douce, la figure aimable. Cependant, elle vous impose tant, que personne devant elle n'ose dire un mot ni tourner la tête. Ses élèves doivent être sages... »

M<sup>lle</sup> Jæglé, qui est Alsacienne, se fait aider par sa nièce, jeune femme d'origine écossaise, qui résume en elle tout ce que sa race sympathique à la France a de bonté cordiale, de hauteur d'âme et de grâce enjouée. Nos fillettes sont donc parfaitement accueillies, mais elles sont fatiguées; on ne tarde guère à leur servir leur diner et on les couche.

22 août. — « Ce matin, quand je me suis réveillée, je me suis aperçue que j'étais sur la descente de mon lit et que j'avais très froid. » (*Lucie Gompertz.*) « En nous levant, nous avons mangé le déjeuner de madame (1), car nous avons été assez sottes, quand M<sup>lle</sup> Jæglé est venue nous demander si nous aimions le café au lait, pour répondre oui, lorsque je savais très bien, et Lucie aussi, qu'il nous rend malades. Je l'ai dit à madame qui m'a répondu : — Buvez mon chocolat. » (*Victorine Roussel.*) On voit qui est M<sup>me</sup> Deulin. On verra de mieux en mieux qui sont ses élèves.

Le premier jour, la colonie parcourt la ville : « Deux seules rues y sont remarquables, assure Marthe. Les autres sont à peine pavées et ne peuvent viser qu'au titre de ruelles. Toute la ville est très propre; mais ce n'est pas étonnant, nous y avons à peine rencontré quatre personnes. »

« Nous allons au parc, reprend *Gabrielle Lachaud*, mais à quoi jouer? Nous n'avons ni raquettes, ni ballons. — Si nous achetions une corde? dit madame. — C'est cela, c'est cela! Et nous entrons chez un marchand. Mais il n'en a que de la trop grosse ou de la trop fine. Il nous envoie chez un cordier. Là, nous en trouvons comme il faut. Vite, allons sauter. Aux doubles? — Non, à la poursuite. — A la poursuite, c'est cela. Et nous voilà sautant depuis chou-blanc jusqu'à dix... Mais la pluie commence à tomber. Hélas! nous ne pouvons plus jouer à la corde ce soir. Tiens! mais il ne pleut plus; tant mieux! nous allons pouvoir jouer. Tournez, tournez plus vite donc! Mais, à force de sauter, nous voilà revenues à la maison. »

---

(1) L'institutrice, M<sup>me</sup> Deulin.

Gabrielle a dix ans et demi, et elle est de la première classe. Je n'ai pas changé une syllabe à ce morceau. En veut-on un autre de la même main?

13 septembre. — « Dans l'après-midi, nous irons à Robach et dans le bois du Châtel, où nous lirons, nous ferons du crochet et nous nous reposerons. Arrivées au bois, nous ne faisons pas de crochet, nous ne lisons pas et ne nous reposons pas ; mais nous courons, nous nous balançons sur des arbres coupés, nous faisons des bouquets. En repassant dans le village, nous buvons du lait chez une femme bien drôle, qui, d'abord, pense que madame est la mère de nous toutes, puis nous fait une foule de questions pour savoir d'où nous venons, qui nous sommes, pourquoi nous sommes là. Presque tous les gens de la campagne chez qui nous entrons sont pareils. Ils vous demandent des masses d'explications et finissent presque toujours par dire: Ah! vous êtes de Paris; moi j'ai une sœur à Paris; — une autre fois, c'est une tante ou une cousine; — elle est domestique chez un épicier près du chemin de fer. Vous la connaissez peut-être. Elle s'appelle... Et ils vous disent son nom. Ah! qu'ils sont drôles! »

Après cela, ne serait-on pas tenté de s'écrier, avec Arnolphe :

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,  
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,  
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,  
Vos lettres, billets doux, toute votre science  
De valoir cette honnête et naïve ignorance.

Naïve, pas précisément, si nous pesons l'observation suivante rapportée d'une visite à la chapelle du bienheureux saint Dié : « L'autel est surmonté de peintures sur bois très fines; c'est madame qui nous l'a dit, mais je crois que son Guide l'aide beaucoup à trouver ce qu'il y a de fin. »

Pas trop naïve non plus cette conclusion de Lucie Gompertz à la suite d'une course dont l'objectif était un groupe fameux de rochers, baptisé du nom de « Chaise du Roi ». On s'est follement amusé; « mais, ajoute la fillette, avons-nous vu la Chaise du Roi? Je n'en suis pas encore bien sûre. Rien ne ressemble moins à une chaise que cet amas de roches. Pourtant, si cela fait plaisir aux gens de Saint-Dié, ils peuvent bien l'appeler une chaise, et même une chaise de roi, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Les gens de Saint-Dié!... dans cette appellation, l'oreille ne perçoit-elle pas une vibration de rancune? C'est que des gamins ont jeté des pierres à ces demoiselles, un polisson a enfoncé le chapeau d'Angele, même un homme les a poursuivies une fois, le balai haut, en les traitant de *sales protestantes*. Il les prenait pour les pensionnaires ordinaires de la maison hérétique qui offusque certains yeux dans la vieille ville épiscopale. Ce qui dépite surtout les nôtres, c'est la badauderie populaire. Quand, dans une rue, elles arrêtent, pour la dévaliser, quelque paysanne qui porte son lait au marché, on s'attroupe autour d'elles et on les dévisage. Cette indiscretion leur inspire à toutes une réflexion que Gabrielle formule ainsi : « Il faut croire que les gens de Saint-Dié n'ont pas grand'chose à faire s'ils s'arrêtent pour voir boire des petites filles! »

Ah! elles ont leur franc-parler, nos petites filles! et ce n'est pas leur directrice qui l'étouffera. Elle entend trop bien l'une des plus grandes parties de sa vocation, le respect des intelligences. La liberté de celles-ci s'exprime sans réserve, ce qui m'amène à un point délicat, que voici :

Le groupe, si libéralement accueilli par M<sup>lle</sup> Jæglé (avec une réduction de deux cinquièmes sur le prix ordinaire de la pension), n'a pas toujours été enchanté de la nourriture qu'il a reçue. Pourquoi le dissimulerais-je, si j'espère tirer une leçon utile des doléances que j'ai lues? Ces doléances sont aigres-douces. « L'air des montagnes et l'odeur des sapins ne remplacent pas la côtelette », dit l'une de ces demoiselles. Et cette autre : « A dîner, nous avons eu du bœuf et des pommes de terre. Le bœuf et les pommes de terre réglementaires. J'en aurai assez pour le restant de mes jours, du bœuf. Il paraît que les gens de Saint-Dié mangent du bouilli tous les jours. Eh bien, je peux grandir et vieillir, jamais je ne me marierai avec un homme de Saint-Dié. J'aurais trop peur qu'il eût conservé un amour malheureux pour le bouilli quotidien. »

Eh oui, mesdemoiselles, les gens de Saint-Dié mangent du bouilli tous les jours! et aussi les soldats français, et tout l'Est de l'Europe, jusqu'au fond de la catholique Autriche! Priez seulement le ciel qu'il vous en garantisse autant, et, pourvu qu'il y joigne un mari, ne vous plaignez pas si celui-là vous nourrit de bœuf. Il n'en manque pas qui gardent le bœuf pour eux et qui régaleront leur moitié de pain sec, quand ils ne remplacent pas le pain par des gourmades.

Vous étiez mieux fondées à accuser la pluie, qui vous a trop souvent éprouvées. « Que la pluie des vacances est insupportable! » s'écrie Jeanne Chauvin. Le travail du crochet ne vous en consolait qu'à moitié. « Je suis sûre, dit Lucie, que le crochet a été inventé un jour de pluie par une enfant en vacances qui trouvait le temps long. »

Mais le soleil est revenu et la colonie achève joyeusement ses vacances. Une belle excursion au lac de Gérardmer, en *voiture à grelots*, s'il vous plaît! un riche goûter à la Bolle, offert par M. et M<sup>lle</sup> Schaffer, une soirée de musique chez M<sup>me</sup> Henry Jæglé en demeureront les points brillants, sans compter d'innombrables ascensions au Kemberg, aux bois d'Ormont, aux Mollières, à Etival, à la Pierre-d'Appel, etc. Jamais nos Parisiennes n'auront tant marché.

Et c'est à qui, des *gens de Saint-Dié*, s'ingéniera pour leur être agréable. M<sup>me</sup> la baronne Boyer oublie ses 87 ans pour leur montrer ses jardins, la famille Ditterlin les traite comme des amies; le bibliothécaire de la ville, M. Gherlach, leur ouvre feuille par feuille le précieux missel de Saint-Dié, un des plus beaux manuscrits à enluminures qu'on connaisse, et M. le capitaine Aubry le musée dont il est le fondateur et le conservateur. « Encore un homme, dit Marthe, qui nous prend au sérieux et qui nous croit capables d'apprécier ses explications. »

Même gratitude et même intérêt pour les utiles renseignements, donnés sur place par les propriétaires eux-mêmes, à la filature de M. Marchal, à la fabrique d'apprêts de M. George Blech, au tissage de M. Achille Feltz. La description de Marthe donne vraiment une idée lumineuse de cette dernière usine. Un bon élève de l'Ecole Centrale ne l'eût peut-être pas mieux réussie. Presque toutes ses com-

pagnes se sont efforcées d'égaliser son zèle et toutes ont rapporté des échantillons pour le musée scolaire fondé depuis longtemps dans leur école.

Enfin, pesées et mesurées la veille du départ, elles avaient conquis au retour, en moyenne, 2,055 grammes. Celle qui avait le plus géint sur la nourriture avait gagné 4 kilos!

Pour le thorax, l'augmentation était de 47<sup>mm</sup>.

Voilà les ravages du bouilli de Saint-Dié. J'ai hâte d'ajouter que nulle n'avait attendu ces résultats pour rendre pleine justice à l'hôtesse généreuse qui les avait préparés.

J'ai fini. Nos souscripteurs savent maintenant l'emploi qui a été fait de leurs deniers. Ils ont vu les Colonies de vacances sur leur champ d'expérience, dans leur variété, dans leur indépendance, dans leur succès. J'ai fait passer devant eux leur petit peuple; ils ont pu lire quelque chose comme un chapitre inédit des *Voyages en Zigzag*, dont Tœpffer aurait abandonné la rédaction à ses élèves. Si, ainsi que je l'ose croire, les colonies s'y sont montrées des écoles de santé et d'éducation sans pareilles, on ne leur ménagera pas les subsides qui les ont fait naître, on en augmentera la puissance à la mesure des besoins qui restent à satisfaire. Entre le bien accompli et les maux qui subsistent l'écart est encore immense : Aux braves gens de le diminuer. »

Nous ajouterons : Ce que M. Cottinet et ses collègues, avec l'aide de généreux souscripteurs, ont fait pour le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, il faut arriver à le faire pour les vingt arrondissements de la capitale, pour toutes les grandes villes de France. J. G.

(Revue pédagogique, avril 1885.)

## XII

### APPEL AUX MÈRES (1)

#### *A propos des colonies de vacances.*

Il est des fleurs pâles et frêles  
Qui croissent entre les pavés,  
Des oisillons qui n'ont pas d'ailes  
Pour s'enfuir vers les bois rêvés,

---

(1) Les colonies de vacances ont inspiré à M<sup>me</sup> de Pressensé quelques strophes émuës, qu'elle a bien voulu nous autoriser à reproduire, et qui toucheront assurément le cœur des mères auxquelles elles s'adressent. Ajoutons que M<sup>me</sup> de Pressensé a commencé par prêcher d'exemple : depuis plusieurs années, l'asile fondé à Vaugirard par un comité de dames protestantes pour recevoir des enfants dont les mères sont à l'hôpital passe à la campagne les trois mois des grandes chaleurs.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'on étudie en ce moment même, dans plusieurs arrondissements de Paris, la question de l'organisation de

Des enfants qui n'ont pas d'enfance,  
Qui jamais n'ont cueilli des fleurs,  
Et qui vivent dans l'ignorance  
Des plus simples de nos bonheurs.

Petits enfants des grandes villes,  
Dans la rue et sur le trottoir  
Ils vont, traînant leurs pas débiles,  
Depuis le matin jusqu'au soir.

Ils n'ont jamais marché dans l'herbe,  
Sur la mousse au bord des forêts,  
Ou, joyeux, rapporté la gerbe  
D'épis glanés dans les guérets.

L'air pur, la joie et la lumière,  
Il en faut pour s'épanouir  
Aux plantes qui montent de terre,  
Aux enfants pour ne pas mourir.

Mères, vous qui faites la vie  
Si belle à vos joyeux enfants,  
Vous dont la tendresse infinie  
Les veut si gais et si contents;

Enfants pour qui l'été ramène  
Tous les bonheurs accoutumés,  
Qui retrouverez dans la plaine  
Les blés d'or, les prés embaumés,

Oh! pensez à ceux qui languissent  
Tout l'été dans nos murs brûlants,  
Et que des mères vous bénissent  
Pour avoir sauvé leurs enfants.

E. DE PRESSENSÉ.

(*Revue pédagogique*, mai 1885.)

---

comités qui s'occuperaient de former de nouvelles colonies de vacances, sur le modèle de celles du IX<sup>e</sup> arrondissement. Puisse cette bienfaisante initiative aboutir à quelques résultats pratiques! — *La Rédaction de la Revue pédagogique.*

XIII

COLONIES SCOLAIRES DE VACANCES DU IX<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT DE PARIS.

Troisième année (1).

Nous avons rendu compte des deux premiers rapports de M. Cottinet (*Revue pédagogique*, numéros de juin 1884 et avril 1885), qui se dévoue avec tant de zèle et de succès à l'œuvre des colonies de vacances dans le IX<sup>e</sup> arrondissement, — le seul, hélas ! des arrondissements de Paris qui soit jusqu'à présent doté de cette bienfaisante institution. Ce troisième rapport n'est pas moins intéressant que les précédents.

Les enfants admis à faire partie des colonies pour les vacances de 1885 ont été au nombre de cent neuf. Les garçons ont été répartis entre quatre stations : le collège de Remiremont, l'école primaire supérieure de Saulxures, l'école de Bussang, et le collège de Pontarlier ; les filles ont été installées les unes à Luxeuil et à Pompey, comme les années précédentes, les autres à l'école normale d'institutrices de Vesoul. Les titres à l'admission dans une colonie sont, on le sait, la débilité physique chez les enfants, l'insuffisance des ressources chez leurs parents. « Insuffisance si bien constatée, dit M. Cottinet, que près de la moitié des colons n'aurait pu partir, faute de vêtements, si le Bureau de bienfaisance n'y avait pas pourvu. Je suis heureux de déclarer que les maisons de la *Belle Jardinière* et de la *Samaritaine* ont allégé ce service par le plus libéral abaissement de leurs prix, et j'encadre ici le trait d'un pauvre ouvrier marbrier, veuf avec cinq enfants, qui a refusé les habits offerts à l'un d'eux. Cet homme rare nous a répondu qu'il n'était pas embarrassé, sachant, après ses journées de travail, passer à coudre les nuits qu'il fallait pour nipper ou pour raccourter sa famille. — Autre particularité relevée au cours de cette vêtue : sur vingt-deux filles qui venaient d'essayer leurs paletots à la *Samaritaine*, et à qui l'on faisait traverser le jardin du Palais-Royal, dix-neuf avouèrent qu'elles s'y trouvaient pour la première fois. Quel jour inattendu cette simple constatation jette-t-elle sur le confinement où s'étaient trop de nos jeunes concitoyennes ! »

Les résultats obtenus sont contrôlés, on le sait, en pesant et en mesurant les enfants au départ et au retour. L'instituteur dévoué qui dirigeait la colonie de garçons installée à Bussang, M. Lécart, a introduit dans son rapport un perfectionnement à ce contrôle hygiénique. C'est un *état individuel* de la condition physique de chaque

---

(1) Rapport présenté aux souscripteurs par M. Edmond Cottinet, administrateur de la caisse des écoles. Paris, Imprimerie Chaire, 1886.

enfant, état basé, avant le départ, sur les déclarations des parents et du directeur de l'école, en même temps que sur un examen approfondi, puis complété au retour par la comparaison des résultats acquis.

M. Cottinet a donné dans le petit tableau que nous reproduisons ci-dessous un spécimen de cette méthode, en réunissant des observations prises sur divers enfants :

<i>Au départ.</i>	<i>Au retour.</i>
Poids 000.	Gain 000.
Taille 000.	000.
Thorax 000.	000.
Gencives décolorées.	Belle coloration.
Face pâle.	Bonne mine.
Tousse le matin.	Ne tousse plus.
Saignements de nez fréquents.	Plus d'hémorragies.
Nausées. — Use de l'eau de mélisse.	Use de l'eau de Bussang, plus de nausées.
Maux de tête.	Plus de maux de tête.
Pas d'appétit. — N'aime pas la soupe.	A, petit régulier. Aime beaucoup la soupe.
Très nerveux.	Très calme.
Sommeil agité.	Sommeil paisible.
Essoufflement.	Respiration plus facile.
Enfant rachitique, ne peut marcher que lentement, peu loin, et sur terrain horizontal. A Paris, ne monte au cinquième étage, qu'il habite, que soutenu sous les bras.	Petit à petit est arrivé à suivre partout ses camarades, à gravir les collines, à marcher assez vite. Monte seul à présent au cinquième, à la grande surprise de sa famille.
Enfant ne sachant ni s'habiller, ni faire son lit, ni broser ses habits, se lave à peine.	S'habille seul, fait son lit, brosse ses habits, se lave à grande eau sans répugnance.
Humeur inégale, très irritable.	Plus doux, moins taquin, plus gai. A pris des habitudes d'ordre.

« Je crois, ajoute M. Cottinet, que si les médecins attachés à nos écoles primaires adoptaient, en la généralisant, la méthode de M. Lécart, s'ils établissaient pour chaque enfant une *feuille d'état sanitaire*, ainsi détaillée, qu'ils réviseraient une fois par mois ou par trimestre, un progrès immense s'accomplirait. » J. G.

[www.books2ebooks.eu](http://www.books2ebooks.eu)